

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 6 juillet 1928

La Bibliothèque de Louvain

Les aspirations de la jeunesse catholique belge

Mon filleul se documente sur le jugement dernier

Dans le rayonnement d'un grand Roi.

Introduction à l'étude du fascisme

Cardinal Van Roey

Mgr Louis Picard

Alexandre Masseron

Paul Segers

H. de Vries de Heekelingen

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'inauguration de la Bibliothèque de Louvain,
Mgr J. Schyrgens, — Belgique. — France.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

T. d. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 355.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Sainctelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 29 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.

Réserves . . fr. 504,657,742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.

Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES :

ANVERS : 36, Courtois rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Bibliothèque de Louvain

Les aspirations de la jeunesse catholique belge

Mon filleul se documente sur le jugement dernier

Dans le rayonnement d'un grand Roi

Introduction à l'étude du fascisme

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'inauguration de la Bibliothèque de Louvain, Mgr J. Schyrgens. — Belgique. — France.

Cardinal Van Roey

Mgr Louis Picard

Alexandre Masseron

Paul Segers

H. de Vries de Heekelingen

La Semaine

♦ Si ceux qui ont grossi l'affaire de Louvain jusqu'à vouloir, à son propos, départager les Belges en superpatriotes et en patriotes plus ou moins indignes ont eu la bonne idée de se rendre à Louvain mercredi dernier, ils auront pu constater à quel point ils se sont trompés.

Comment, en effet, quand on se promène dans la vieille cité universitaire, croire un seul instant que Mgr Ladeuze et le Conseil académique se seraient opposés au Furor teutonico... pour un quelconque motif localiste!

Si, par impossible, l'Université catholique désirait jamais éviter à un visiteur étranger le rappel, non seulement des faits, mais du crime de 1914, il n'y aurait, pour elle, qu'à quitter les murs qui l'abritent depuis plus de cinq siècles, car tout Louvain n'est qu'un souvenir. Tout y parle de l'horrible forfait dénoncé, une fois de plus, le 4 juillet, par S. Em. le Cardinal et par le Recteur Magnifique.

Non, décidément, il n'y eut, en vérité, qu'un seul argument contre l'inscription : le « désir » des Américains. Et une promenade dans la ville martyre fait si bien comprendre qu'on n'aït pas cru devoir attacher grande importance à une inscription de plus ou de moins...

Quant à la stupide et malaisante campagne de ceux qui ne se sont pas rendu compte qu'il fallait à tout prix éviter de diviser les bons patriotes, à propos d'incidents qui n'avaient rien à voir avec le patriotisme, elle n'a abouti qu'à faire éclater la popularité du Recteur. Devant des exagérations évidentes et même grotesques, devant l'absurdité et l'odieux de certaines accusations, le bon sens s'est révolté et la journée de mercredi dernier fut un triomphe pour le sympathique Mgr Ladeuze. Tous les amis de la concorde et de la paix s'en réjouiront grandement. Les fervents de l'Université catholique, qui avaient quelque raison de craindre que tout ce tapage ne finisse par égarer beaucoup de braves gens et par nuire à l'institution qui leur est particulièrement chère, se féliciteront de cette vive réaction de l'opinion publique.

La cérémonie du 4 juillet mettra-t-elle fin à la stupide querelle? Les soi-disant arbitres et gardiens du patriotisme intégral comprendront-ils qu'ils se sont fourvoyés? Ne l'espérons pas trop...

Ce qu'il faut souligner aussi et déplorer profondément, et ce qui devrait indigner nos superpatriotes, c'est la façon injustifiable dont une partie de la presse étrangère a pris position dans le débat. Tel grand journal de Paris n'y consacra pas moins d'une demi-douzaine d'articles de fond. Les pires bourdes furent répandues et des appréciations inadmissibles émises dans une question qui ne regardait que les Belges. Voilà qui eût dû émouvoir ceux qui dénonçaient avec une telle ardeur les décisions et les agissements de l'Université et blesser leur sens national.

Et au moment même où des journaux français prenaient parti dans une affaire qui était bien de chez nous et piloguaient chaque jour sur le « scandale de Louvain », trompant des milliers et des milliers de lecteurs sur la véritable portée de l'incident, le Temps nous reprochait de nous « immiscer dans la politique intérieure française » parce que nous nous permettons, dans ces notes hebdomadaires, de nous occuper de la question alsacienne.

Nous reviendrons dans notre prochain numéro, sur ce que nous avons dit ici de l'Alsace le 4 mai dernier, et sur la

mauvaise querelle que nous a cherché à ce propos « l'organe quotidien d'union nationale », dont nous avons stigmatisé, il y a huit jours, les agissements antipatriotiques.

♦ L'I. O. S. (Internationale Ouvrière Socialiste) publie un long manifeste où elle émet une série de revendications coloniales. Parmi elles, il s'en trouve d'excellentes. Tout ce qui protégera les indigènes des « colonies de l'Afrique tropicale et subtropicale et du Pacifique » contre les abus du capitalisme contemporain, contre l'exploitation par de soi-disant « civilisés qui ne vont dans ces régions que pour s'enrichir « fort et vite », sans égard aucun pour les populations qu'ils rançonnent et déciment, tout cela ne peut qu'être approuvé, comme aussi ce qui tend à relever l'indigène et à le civiliser. Le civiliser! Mais c'est bien là tout le problème, et si ce mot n'inclut pas « le christianiser » comment le justifier?

Toutefois, à côté de préoccupations très louables, le manifeste de l'I. O. S. contient aussi d'étranges rêveries et même de dangereuses folies.

Souignons d'abord l'inévitable note antichrétienne : « L'instruction doit être donnée aux frais publics et ne saurait pas être liée à une propagande religieuse. » Mais que serait le Congo, par exemple, sans les écoles des missions?

« Tant que la population indigène de ces régions n'est pas en état de régir, par des institutions démocratiques, la structure complexe d'un Etat civilisé... » Et plus loin : « Où il existe des corps élus, le suffrage sera universel et égal... »

Folie et folie dangereuse, grosse de révolutions que de prêcher aux indigènes la démocratie politique! C'est au nom des principes démocratiques et des droits de l'homme que des agitateurs se lèveront demain — encouragés sans doute et armés par ceux qui espèrent tirer les marrons du feu! — qui exciteront les noirs contre la tyrannie étrangère et sèmeront le désordre et les ruines. Pour mieux civiliser on fomentera la guerre. Voilà où conduira une politique coloniale qui n'est pas basée sur la christianisation des races déchues!...

♦ La fin tragique de M. Lœwenstein montre à quel point la facilité des communications et le prodigieux développement du crédit ont rendu solidaires les intérêts financiers des nations et des peuples. Que disparaisse brusquement un Napoléon de la finance qui avait su utiliser comme pas un cette possibilité d'agir à la fois sur tous les points du globe et d'intéresser, grâce à la société anonyme et ... à la presse, les capitalistes, les épargnants, les spéculateurs du monde entier à des entreprises gigantesques, que disparaisse l'animateur, et la répercussion immédiate sur tous les marchés du monde est foudroyante et profonde.

Cet homme étonnant avait éveillé de tels espoirs que sa mort affecte gravement — ne serait-ce d'ailleurs, comme il faut l'espérer et comme il est probable, que très momentanément — la vie financière internationale. Le cas de Lœwenstein illustre avec éclat combien certains abus du capitalisme contemporain, — le contrôle par quelques grands financiers d'énormes domaines de la vie économique — « tiennent » le monde où nous vivons.

La Bibliothèque de Louvain⁽¹⁾

Tandis que j'accomplissais tantôt la bénédiction rituelle de ce monument, la liturgie, par deux fois, me mit sur les lèvres cette parole : « Pax huic domui. — Paix à cette maison. » Ministre du Christ, dont je viens d'attacher la sublime image aux murs de ce noble bâtiment, parlant au nom d'une institution dont le but essentiel est le culte serein de la science, je me refuse à prononcer aujourd'hui une autre parole.

Paix à cette maison!

J'ai prié le Seigneur pour que les Anges et sa lumière fixent leur séjour dans ce sanctuaire de la pensée et gardent sous leur égide tutélaire les maîtres et les étudiants qui viendront y travailler.

La cérémonie d'aujourd'hui achève ainsi la consécration de ce temple grandiose de la science. Elle rappelle et couronne les solennités inoubliables de la bénédiction de la première pierre, en 1921, et de l'inauguration de l'aile droite, en 1923; la première, présidée par nos Souverains bien-aimés, le roi Albert et la reine Elisabeth, auréolés de toute la gloire dont la guerre victorieuse venait de les couvrir, en présence d'un imposant aréopage international qui ne fut surpassé qu'aux fêtes jubilaires de l'Université; la seconde, sous la présidence de S. A. R. le Duc de Brabant, qui posa le premier livre sur les rayons de la nouvelle bibliothèque, et à qui nous sommes heureux de témoigner notre gratitude respectueuse d'avoir bien voulu revenir à Louvain, cette fois accompagné de la gracieuse Duchesse de Brabant, pour donner tout l'éclat à la cérémonie finale.

Sur ces deux solennités, le cardinal Mercier, d'immortelle mémoire jeta le lustre de sa renommée mondiale, et sa grande voix, qui avait retenti si souvent pendant la guerre, flétrissant l'oppression et soutenant les courages, s'enfla de nouveau, en ces journées historiques, pour redire l'horreur du crime de l'incendie des Hallés universitaires par les troupes allemandes et exprimer toute la reconnaissance à l'égard des donateurs magnanimes qui avaient décidé d'en réparer les conséquences dans la mesure du possible. Si la Providence eut permis qu'il se trouvât en ce moment à la place où je me trouve, comme il eût joui du spectacle de ce superbe monument, achevé selon ses vœux, d'une beauté architecturale vraiment majestueuse!

L'honneur m'échoit maintenant et il m'est bien doux de traduire les sentiments qui débordent de nos âmes, aujourd'hui que la grande promesse de réparation est devenue une réalité, et une réalité plus belle encore que l'espérance.

Le peuple américain a magnifiquement tenu parole. Il ne s'est pas contenté de ravitailler nos populations pendant la guerre; sachant que l'honneur ne vit pas seulement de pain, il a pris sur lui de restaurer notre vie intellectuelle, en donnant à l'Université de Louvain une bibliothèque digne de son glorieux passé, digne aussi de son martyre.

Avant même de jeter son glaive dans la balance, en pleine paix, les Etats-Unis s'intéressèrent activement à l'œuvre de Louvain et constituèrent leur Comité national. Le 3 décembre 1918, ce Comité chargea le baron de Sadeleer, au moment de son retour en Belgique, d'un message pour le gouvernement belge et les

(1) Discours prononcé le 4 juillet à l'inauguration de la nouvelle bibliothèque.

autorités académiques, portant que le peuple américain revendiquait l'honneur de reconstruire à ses frais exclusifs le bâtiment de la nouvelle bibliothèque. Le 30 octobre 1919, à l'occasion du voyage triomphal du cardinal Mercier à travers les Etats-Unis, le même Comité décida d'ouvrir la souscription d'une somme de 500,000 dollars en vue de la construction et de l'outillage d'une Bibliothèque, qui sera offerte, disait-il, « comme un don généreux de la population des Etats-Unis d'Amérique à l'Université de Louvain, comme une contribution à la restauration de cette illustre et antique Université et comme un mémorial durable des services rendus héroïquement par le peuple belge dans la défense de la liberté humaine ». Et alors, nous assistons à un élan splendide de générosité dans toutes les classes sociales, surtout dans la jeunesse des universités, des collèges, des établissements d'enseignement de tout genre, et jusque dans les écoles primaires, officielles et paroissiales, des villes et des campagnes.

Chaque pierre de ce monument rend donc témoignage d'un geste d'amitié d'un citoyen, d'un étudiant ou d'un enfant des Etats-Unis; chaque pierre redira aux générations à venir qu'une main américaine l'a placée dans cet ensemble. Et le monument tout entier proclamera les noms de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à l'édifier : le nom de Nicholas Murray Butler, le président du Comité national américain, dont l'activité permit de commencer la construction du bâtiment; le nom de Herbert Hoover, le président de la Commission for Relief, dont l'intervention princière en assura l'achèvement; le nom aussi de Whitney Warren, l'éminent architecte, dont le génie en conçut le plan grandiose et les lignes harmonieuses. Et, là-haut, les cloches du carillon ne cesseront de chanter l'héroïsme des ingénieurs américains, qui versèrent leur sang pour la défense de la liberté.

Au nom de l'Université, l'heureuse bénéficiaire de cette générosité sans pareille, au nom de la Belgique entière, dont la nation américaine a voulu honorer le sacrifice, nous tenons à exprimer, avec toute la ferveur dont nous-sommes capable, nos sentiments d'indéfectible reconnaissance vis-à-vis de tous ceux qui collaborèrent, de quelque manière que ce soit, à la réalisation de cette grande œuvre. Ce monument de pierre restera pour nous et pour les générations qui se succéderont, le mémorial et le symbole de l'amitié indissoluble, scellée dans l'épreuve, entre la grande nation américaine et le peuple belge.

En cette glorieuse fête nationale des Etats-Unis, j'accepte la garde fidèle de ce mémorial, au nom de l'antique institution dont j'ai l'honneur de présider le Conseil d'administration. L'Université, le pays tout entier veilleront sur le monument comme sur un dépôt sacré.

Dépôt sacré, en vérité! car aux yeux du monde civilisé, la nouvelle Bibliothèque de Louvain a acquis une signification très élevée : elle est devenue le symbole de la solidarité spirituelle des peuples.

C'est ce que S. S. le pape Pie XI voulut bien attester solennellement dans la Lettre qu'il daigna m'adresser à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université : « On est frappé d'admiration, écrit-il, quand on voit avec quel éclat la sympathie et l'amitié internationales se sont manifestées récemment envers cette

Université. Son illustre bibliothèque ayant été complètement détruite pendant la guerre désastreuse, non seulement la munificence de beaucoup de citoyens américains l'a reconstruite, mais encore un grand nombre de donateurs rivalisent partout pour l'enrichir de nouveaux livres : et parmi eux Nous sommes heureux de pouvoir Nous compter Nous-même. Combien précieuse nous fut la collaboration du Saint-Siège à la restauration de notre bibliothèque! A diverses reprises, il mit sa haute influence au service de cette noble cause, et les riches collections dont il dota l'Université, garderont toujours, à nos yeux, un prix inestimable, à raison du fait qu'elles ont été choisies et envoyées par les soins personnels du Saint-Père, alors bibliothécaire du Vatican. L'Université catholique n'oubliera jamais ce qu'elle doit au Saint-Siège. Fondée par la Papauté, elle a toujours joui de sa protection; sa fidélité à l'Eglise demeurera indéfectible.

Le mouvement de solidarité universelle, qui s'est affirmé autour du nom de Louvain, est vraiment émouvant. Il démontre que les nations modernes, si divisées entre elles par la divergence des intérêts matériels, par l'opposition des buts politiques, par la collision des tendances raciques et autres, ont conscience, malgré tout, de communier dans le même culte de la science et de la civilisation.

Comme il convenait à une nation idéaliste et chevaleresque par excellence, ce fut la France qui prit la tête du mouvement. Peu de jours après l'incendie de la Bibliothèque de Louvain, un Comité pour sa restauration se trouve fondé à Paris, à l'initiative des membres les plus éminents de l'Institut de France, parmi lesquels je tiens à citer, avec un sentiment de profonde gratitude, Étienne Lamy et Pierre Imbart de la Tour. Ce Comité parvint à grouper autour de « l'œuvre de Louvain » non seulement en France, mais dans presque tous les pays civilisés, les sympathies ferventes et actives de tous les milieux intellectuels. A son initiative, quinze comités nationaux furent créés en vue de recueillir les livres pour la nouvelle Bibliothèque : tous rivalisèrent d'entrain et de zèle pour le succès de la grande œuvre réparatrice, mais le Comité français tint à honneur de garder la première place, tant par l'importance exceptionnelle de ses dons en livres, que par la part si appréciée qu'il voulut prendre dans l'ornementation du monument. Reconnaissance éternelle à nos amis dévoués et aux généreux donateurs de France!

Dans un même sentiment de gratitude, nous unissons aux insignes bienfaiteurs de Belgique, ceux d'Angleterre, de Canada, de Danemark, d'Espagne, des Etats-Unis, de Grèce, d'Italie, de Japon, des Pays-Bas, de Pologne de Suède, de Suisse, de Tchécoslovaquie, et tous ceux qui, dans d'autres pays encore, se sont intéressés à titre personnel à la restauration de notre Bibliothèque. Sans aucun doute, l'Université de Louvain a le droit de se féliciter et de s'enorgueillir du magnifique élan de solidarité idéale que ses malheurs et ses mérites ont suscité dans le monde.

Enfin, la vérité me commande d'ajouter que l'Allemagne exécute loyalement l'article 247 du Traité de Versailles, qui lui impose une contribution en manuscrits, incunables, livres imprimés, cartes et objets de collection.

Et voilà la Bibliothèque, non seulement reconstruite, mais prête à alimenter par ses trésors les recherches savantes dans tous les domaines. Ainsi donc l'Université ressuscitée dispose

de nouveau de l'instrument le plus indispensable de son activité; elle peut maintenant reprendre sa marche ascendante, sans être arrêtée par le manque pitoyable des sources de l'information scientifique; elle peut continuer à s'acquitter de la haute mission qu'elle a remplie avec tant d'éclat à travers les siècles.

Pionnière de la science, elle revendique l'honneur, comme par le passé, de collaborer au progrès de la pensée humaine, à la conquête des secrets de la nature, au développement de la civilisation dans ce qu'elle a de plus élevé.

Elle aura à cœur, tout particulièrement, de rester fidèle à sa mission patriotique.

Au cours de sa glorieuse existence, cinq fois séculaire, l'histoire proclame qu'elle n'y a jamais failli. Toujours la patrie belge a trouvé au sein de l'*Alma Mater*, ses enfants les plus dévoués, ses serviteurs les plus éclairés, et, dans les moments difficiles, ses plus éprouvés défenseurs. Pendant les années interminables de la guerre, l'Université a fait plus que son devoir; elle est restée assise, muette et stoïque, sur les cendres de son foyer détruit, pendant que ses fils, par centaines, versaient leur sang généreux sur les champs de bataille. Et quand la paix est revenue, immédiatement, elle s'est redressée, malgré ses blessures, a rappelé ses enfants qui sont accourus plus nombreux que jamais, et repris sa grande tâche interrompue.

Oublierait-elle tout cela? Abdiquerait-elle sa fidélité aux grandes causes qu'elle a servies jusqu'ici? Personne n'a le droit de lui faire l'injure de le penser.

Elle s'attachera à servir la Patrie bien-aimée, comme une institution scientifique doit la servir, par le culte serein et désintéressé de la science et de la vérité, consciencieuse, qu'elle est, que les forces spirituelles constituent les valeurs dynamiques suprêmes, les génératrices de la prospérité intellectuelle, morale, et même économique des nations.

† J.-F. Cardinal VAN ROEY,
Archevêque de Malines.

Les aspirations

de la

jeunesse catholique belge (1)

Les aspirations de la Jeunesse belge, sujet trop vaste pour ma compétence et mes moyens oratoires. Aussi me suis-je permis de le réduire considérablement. D'autant plus que vous annoncez, Monsieur le président, toute une série de conférences sur le même thème. Je m'en voudrais de couper l'herbe sous le pied aux conférenciers qui me suivront à cette tribune. J'ai donc choisi un domaine et un aspect qu'ils ne m'en voudront pas d'avoir étudiés devant vous.

Je parlerai des aspirations de la Jeunesse catholique et, pour être encore plus précis, des aspirations de la Jeunesse d'Action catholique, comme on l'appelle, de cette jeunesse militante dont les bataillons ont défilé dans les rues de la Cité ardente, ce jour

(1) Conférence faite au Jeune Barreau de Liège.

avec visites de

Pèlerinages à Lourdes

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETS, GAVARNIE et LISIEUX

Départs : 24 juillet, 21 août, 11 septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX 147, BRUXELLES

magnifique du 28 août 1927, que Monsieur le président a bien voulu évoquer dans son allocution trop aimable de bienvenue.

Aspirations de la Jeunesse d'Action catholique! Avant tout aspirations religieuses et apostoliques. Nous ne traiterons pas directement et explicitement de ses aspirations littéraires, sociales, politiques, mais noterons en passant les conséquences de ses aspirations religieuses dans les divers domaines temporels et profanes.

Une autre raison, péremptoire et suffisante à elle seule, de limiter à ce point l'objet de notre causerie est la crainte très vive que nous éprouvons d'être inexact et injuste dans nos constatations et nos réflexions. Cette crainte a été encore avivée ces derniers jours par la lecture d'un livre de Maurice Charny: *Les aulx du cléricisme*. Ouvrage richement documenté, composé et rédigé avec un effort évident et sincère d'objectivité. L'auteur s'y place au point de vue libre-penseur. Mais il ne s'en cache pas, et lorsqu'il se rend à lui-même le témoignage d'avoir écrit un ouvrage de bonne foi, on n'est pas tenté de le chicaner à propos de cet auto-compliment. De même trouve-t-on à peine exagéré le même compliment exprimé plus fortement et plus solennellement dans la préface par M. Seignobos, professeur à la Sorbonne: Vous nous avez donné, Monsieur, sous couleur polémique, un ouvrage d'histoire! Et cependant, en dépit de ce magnifique certificat, que d'erreurs de fait et que d'erreurs d'appréciation on est bien obligé de relever dans ce livre d'histoire lorsque l'on connaît la question un peu directement, et quelle leçon de modestie et de circonspection on reçoit de cette lecture intéressante. Ce n'est d'ailleurs pas la seule leçon que nous offre M. Charny et je recommande à tous les amis de l'Action catholique de lire son ouvrage, qui aurait pu tout aussi bien et mieux s'intituler: L'Action catholique vue par un militant de la libre-pensée.

Mes sources d'information sont plus directes que celles de M. Charny. Je parlerai d'un mouvement auquel je suis mêlé quotidiennement depuis bientôt dix ans. Mouvement est un nom qui convient admirablement à l'*Association catholique de la Jeunesse belge*, non seulement parce qu'elle progresse continuellement et que ses congrès successifs marquent l'ascension de sa puissance (à Gembloux, dix mille congressistes acclamèrent le cardinal Mercier; à Charleroi, trente mille firent l'étonnement d'une population en majeure partie socialiste, et ici même au mois d'août de l'année dernière, soixante mille conquièrent et enthousiasmaient la Cité ardente), mais aussi et plus encore parce qu'elle évolue et qu'elle entraîne dans son évolution les nouvelles générations catholiques. Mettre en lumière l'essentiel de cette évolution sera bien, je crois, répondre à la question que vous m'avez posée.

Pour connaître les aspirations de cette jeunesse, nous ne procéderons pas comme le font habituellement les enquêteurs, nous n'imiterons pas, notamment, Henri Massis dans sa fameuse enquête publiée en 1912 sous le pseudonyme d'Agathon, nous ne demanderons pas à la Jeunesse où elle va, ni ce qu'elle pense d'elle-même et de ses aspirations — car un grand nombre de nos militants n'ont pas les habitudes d'esprit nécessaires pour s'analyser et pour exprimer le résultat de cette analyse — mais nous la regarderons agir — elle agit au grand jour — et, sans dédaigner le « petit fait révélateur » cher à M. Taine, nous étudierons les événements les plus saillants de l'histoire de l'A. C. J. B.

Les manifestations, non pas les plus importantes, mais les plus éclatantes de la vie et de la mentalité ascendantes de la Jeunesse catholique, ce sont les congrès que nous venons de rappeler. Nous pouvons déjà y découvrir la courbe victorieuse que cette conférence a pour but de dégager de la complexité des faits.

Souvenez-vous, Mesdames, Messieurs, des manifestations de Jeunesse catholique d'avant-guerre. Ici même, il y en eut de fameuses. Je ne sais ce qu'elles avaient ou paraissaient avoir de provocant, mais c'est un fait qu'elles se terminaient infailliblement par un échange de cris hostiles, de horions, parfois de coups sanglants. Le 28 août 1927, quel effet tout autre produisit un des plus magnifiques déploiements de force catholique que la Belgique ait connus. La Meuse n'était plus le beau fleuve dans lequel se mire, avec quelle grâce, faut-il le dire, la Cité ardente. Ce jour-là, c'était un fleuve de jeunesse et d'enthousiasme qui battait de ses flots la terre liégeoise. Fleuve pavoisé et chantant et dont la masse, à certains endroits, et à certains moments, était puissamment saisie et soulevée par une effervescence inouïe. Sur les rives, aussi brillamment pavoisées que le fleuve lui-même, une foule innombrable qui lançait des fleurs et des acclamations.

Où sont donc les adversaires, ou sont même les indifférents? Les spectateurs, sans trop peut-être s'en rendre compte, s'étaient mués en manifestants. Les deux manifestations, l'une mouvante et l'autre immobile, se séparaient et s'exaltaient mutuellement. Sur ce spectacle incomparable, la gloire du soleil d'été.

Mais voici que s'avance, émergeant hautement du fleuve vivant, un Christ crucifié, couronné et radieux. Un remous d'émotion profonde l'accompagne visiblement. Son apparition sur la place de l'Yser, lieu de la concentration finale, soulève un délire qui ne veut plus s'apaiser. Quelques amis nous avaient mis en garde, ayant appris que nous voulions porter en triomphe l'image du Christ-Roi, cloué et glorieux sur la Croix rédemptrice: ce serait parfait, disaient-ils, s'il s'agissait d'une procession, mais à une manifestation de Jeunesse Catholique! Avons-nous donc été bien inspirés de ne pas tenir compte de ces conseils d'amis! Les regards du Christ n'ont pas rencontré un sourire sceptique ni un visage hostile, mais, sur tout le parcours, des traits qui se détendaient sous le coup d'une émotion incoercible et des larmes qu'on n'essayait même plus de retenir et de cacher.

De toutes les manifestations extérieures et éclatantes de l'A. C. J. B., voilà bien le sommet, le triomphe du Christ-Roi au Congrès de Liège. L'acclamation mille fois répétée: *Vive le Christ-Roi*, exprime l'âme de notre Association. Pourquoi donc le public lui fait-il un accueil si différent de celui qu'ont rencontré les anciennes démonstrations de Jeunesse catholique, et qu'y a-t-il au juste de changé?

* * *

Si je voulais, non pas résumer en une sorte de thèse toutes les réflexions que je me propose de vous soumettre à cet égard, mais exprimer une réflexion centrale autour de laquelle se rangeraient assez naturellement, me semble-t-il, toutes les autres, je dirais que la Jeunesse catholique militante d'aujourd'hui, les groupements actuels de Jeunesse catholique militante sont moins cléricaux et plus catholiques que ceux d'autrefois. Ceci demande une explication aussi précise que possible pour ne pas être injuste envers ceux qui nous ont précédés dans la carrière. Explication précise et même un peu subtile. Nous ne prétendons aucunement que la Jeunesse de l'A. C. J. B. se dise à elle-même explicitement ce que nous allons vous exposer, mais nous croyons sincèrement qu'elle le vit.

Plus catholique, c'est-à-dire plus purement catholique, d'un catholicisme plus sincère au sens étymologique de ce qualificatif, d'un catholicisme plus dégagé de ce qui n'est pas le catholicisme. Sous la pression des événements et à la lumière des enseignements pontificaux, tournés dans ce sens depuis vingt ans avec une insistance qui aurait dû frapper plus vite les esprits, notre Jeunesse comprend de mieux en mieux ce qu'est le catholicisme essentiel. On a parfois appuyé sur les conséquences et les avantages même temporels et profanes d'une vie chrétienne convaincue et fervente. Par un souci apologétique ou paracatécétique très louable, on a présenté le catholicisme comme une bonne affaire. Les nouvelles générations sont fort peu sensibles à ce genre d'argument et d'exhortation. Elles sentent parfaitement que le catholicisme n'est pas une bonne affaire, puisqu'il n'est pas une affaire, et que si l'on veut absolument qu'il finisse par être une bonne affaire, c'est à condition que l'on n'en fasse pas une affaire. Le catholicisme est une générosité, un dévouement, une donation de soi, un service. C'est le service, la chevalerie, la milice d'un royaume qui n'est pas de ce monde, du royaume dont le Roi était acclamé avec un si bel élan par les congressistes de Liège. Les intérêts essentiels de ce royaume sont immatériels, invisibles, inconcevables en dehors de la foi. Ce royaume a toutes les attractions du mystère. Et cependant on s'y donne et l'on participe à sa vie avec des certitudes sans pareilles, des certitudes ancrées à des profondeurs infinies, dans la Sagesse, l'Immortalité, l'Eternité. Le ravissement des convertis rend témoignage de ce bonheur et de cette paix qui sont la part des véritables croyants. Claudel raconte la brusque invasion de son âme par la foi le jour de Noël 1886, à Notre-Dame de Paris. « Je crus, écrit-il, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi, ni à vrai dire la toucher. »

Donation de l'intelligence à une vérité supérieure, sublime, le

catholicisme est bien plus encore la donation de la volonté et du cœur à des réalités surhumaines et surnaturelles. Surnaturels et surnaturels le royaume de Dieu et les intérêts du royaume de Dieu. Le Roi l'a dit avec une inoubliable majesté : *Mon royaume n'est pas de ce monde*. Au service de ce royaume, il faut par conséquent se donner avec un dévouement et une générosité supérieures. Et puis, il n'y a pas seulement les intérêts, la gloire et la conquête du royaume de Dieu qui prennent les cœurs et les volontés catholiques, il y a surtout le Roi Lui-même, le Chef, le Maître, qui, par une condescendance invraisemblable, veut être l'Ami, le Frère, et plus que le Frère, puisqu'il nous identifie à Lui et que le cri d'enthousiasme de saint Paul se prolonge et se multiplie dans toute l'humanité chrétienne : Je vis... (sans doute voulait-il dire : « avec le Christ et par le Christ » mais l'expression lui paraît insuffisante et il se reprend), mais non, ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi.

Tel est le catholicisme aux yeux de la Jeunesse dont je vous décris les aspirations. Tout le reste lui paraît accessoire dans le catholicisme. Cette vie profonde, elle veut la vivre, les meilleurs la vivent déjà magnifiquement. Pour tous, c'est un idéal au moins proclamé et ambitionné. Génération de la communion précoce et de la communion fréquente. Génération de la vie paroissiale et liturgique. Il est bien porté chez les jeunes hommes de vingt ans d'assister à la messe solennelle en suivant les prières de l'Eglise dans un missel complet, dans un gros livre que la jeunesse d'autrefois eût trouvé bien encombrant. Génération de l'étude positive du dogme catholique : les collégiens demandent que l'on réduise les classes d'apologétique pour étendre les cours de dogmatique; les universitaires de Louvain font à leur Recteur requêtes sur requêtes pour que se crée une Ecole supérieure de théologie pour laïcs analogue à l'Institut supérieur de philosophie; une Ecole de haute vulgarisation de sciences religieuses créée à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles, obtient chaque année un succès grandissant; les sujets les plus religieux sont très souvent les plus goûtés par les cercles d'études, même très modestes et sans aucune possibilité de prétentions intellectuelles, cercles d'études d'ouvriers, de paysans, de petits employés. Génération, irons-nous jusqu'à dire, de la méditation, de l'oraison mentale sortant du cloître et se répandant dans les milieux laïcs. Au Congrès de Gembloux, le cardinal Mercier, s'adressant aux dix mille premiers congressistes de l'A. C. J. B., à un auditoire très mêlé, ne comptant qu'une petite minorité d'étudiants, demandait à tous de faire chaque jour ne fût-ce qu'un quart d'heure ou même dix minutes de méditation. Ils sont de plus en plus nombreux, dans la Jeunesse catholique militante, ceux qui obéissent à cette consigne austère du fondateur de l'A. C. J. B. De plus en plus nombreux également ceux qui aiment et qui pratiquent, malgré les difficultés de plus en plus grandes que leur crée la vie chère, la retraite fermée. Aux dernières vacances de Pâques, un groupe de dirigeants de l'A. C. J. B. venus de diverses régions firent une retraite à Malonne. Chaque soir, on tenait cercle d'études, un cercle d'études dans l'esprit de la retraite; avec une simplicité et une franchise qui m'émerveillaient, je ne puis le dissimuler, profondément, ces jeunes gens, dont plusieurs se connaissaient à peine depuis quelques jours, échangeaient leurs réflexions les plus intimes et les plus personnelles sur les conditions profondes de l'apostolat et de l'Action catholique. Et comme un leit-motif, revenait la constatation : ce qui nous manque le plus à tous, c'est la ferveur surnaturelle. La retraite fermée est un grand moyen de l'entretenir et de l'accroître. Engageons-nous les uns devant les autres à y revenir l'année prochaine. Engageons-nous à y entraîner nos camarades. Il y a deux mois qu'était pris cet engagement. Actuellement, il y a déjà dix retraites organisées et recrutées par ces nouveaux propagandistes. Les premières vont s'ouvrir très prochainement. Et à une récente réunion du Comité général de l'A. C. J. B., la décision a été prise d'appliquer à chacune de ces dix retraites et à celles qui suivront la méthode qui a donné de si brillants résultats à celle de Malonne, afin que les retraitants deviennent tous des multiplicateurs et des propagandistes de retraites fermées.

Je m'excuse, Mesdames, Messieurs, de m'être étendu avec complaisance et une certaine vibration, du moins intérieure, sur cette ferveur surnaturelle des meilleurs militants de la Jeunesse catholique. Cette ferveur, à laquelle participe, dans des mesures variables, tout ce que l'A. C. J. B. compte d'actif et d'enthousiaste, est la condition et l'explication indispensables de ce qui me reste à vous dire.

Plus catholique, moins clérical, avons-nous affirmé. Moins clérical parce que plus purement catholique. C'est ici que trouve place l'exposé délicat et quelque peu subtil que nous avons annoncé.

Le cléricalisme, si nous prenons le mot avec la signification odieuse que lui ont donnée les adversaires du catholicisme, c'est un catholicisme prétentieux, c'est un catholicisme qui prétend à des avantages profanes, ou encore qui se sert trop brutalement de moyens temporels, de la richesse, par exemple, ou de la puissance politique.

Vous voyez immédiatement que le cléricalisme ne considère pas avec le même enthousiasme que le catholicisme décrit ci-dessus la grande vérité proclamée par le Christ-Roi, que son royaume n'est pas de ce monde. C'est un abaissement du catholicisme. A cause même de sa sublimité, il ne convient pas au catholicisme d'avoir ces exigences temporelles que l'on désigne sous le nom de cléricalisme. Nous ne diminuons pas le catholicisme mais l'élevons en constatant que les qualités et les vertus et les compétences requises pour les activités et les situations profanes doivent s'ajouter aux lumières et aux énergies proprement religieuses. Vous pouvez être le meilleur catholique de la terre, si vous n'avez pas le don et si vous ne possédez pas la technique du roman ou de la poésie, vous ne serez jamais un poète ou un romancier. Pour être poète ou romancier chrétien, il faut d'abord être poète ou romancier tout court. De même, il ne suffit pas d'être un catholique modèle pour se lancer prudemment dans les affaires ou dans la politique. On a vu des catholiques courir à la faillite les Evangiles et les Encycliques à la main. Nous le disons à l'honneur des Encycliques et des Evangiles, qui ne sont pas des codes de commerce ou des manuels de politique. On fera faillite chrétiennement, peut-être, mais faillite tout de même. La religion, qui, selon l'expression de saint Paul, est utile à tout, comme nous le noterons et l'expliquerons dans un instant, ne suffit à rien dans les royaumes de ce monde parce que précisément elle n'est pas de ce monde.

Que l'on comprenne donc bien notre position et celle de la Jeunesse d'Action catholique. Elle n'est pas libérale, elle a en horreur la formule : religion affaire privée, mais elle n'est pas non plus clérical, elle entend laisser la religion sur le plan sublime qui est de son essence.

Comment concilier ces deux aspects de la conception catholique?

Il fut un temps où le christianisme était généralement accusé par les plus haut-parleurs de l'opinion publique d'être un étouffoir des énergies naturelles. Ce n'était pas seulement pour le « cran » ouvrier qu'elle était un opium, suivant la formule de Karl Marx repris avec une telle brutalité par les Soviets. Elle était l'éteignoir de la science et la mort de l'esprit scientifique et même de toute culture si modeste fut-elle. Payot avait encore le front d'écrire en 1910 : « Le temps est proche où la carte de la France catholique correspondra exactement à la carte de la France illettrée. » La religion était encore mortelle pour la joie de vivre. On se souvient des apostrophes véhémentes et violentes de Carducci au Crucifié dont la figure levée sur le monde a irrémédiablement assombri l'humanité. Quel démenti, pour le dire de suite, à cette vision de Carducci, que le triomphe du Crucifié à Liège le 28 août 1927 ! Le catholicisme était « l'ensemble des préjugés qui paralysent le développement de la personnalité humaine » (Salomon Reinach). Il était incompatible avec le patriotisme. Vous êtes aussi des internationalistes, disait-on aux catholiques, et vous acceptez, comme les socialistes, une discipline qui n'est pas contrôlée par les autorités ni par les intérêts de la nation.

A ce procès du catholicisme, nous répondions par le procès de l'incroyance. Nous empruntons de lourds aveux aux porte-parole de la libre-pensée.

« Je songe, disait Bourget avant sa conversion qu'aucun but ne vaut aucun effort. »

Et Péguy, également avant sa conversion : « Où trouver une raison d'être ? Où trouver une règle, une loi ? Où trouver, dans le désordre de la cité, un temple encore debout ? »

« L'ennui bâille sur ce monde décoloré par les savants, écrivait Maurice Barrès en 1885. Tous les dieux sont morts ou trop lointains : pas plus qu'eux, notre idéal ne vivra. Une profonde indifférence nous envahit. La souffrance s'évapore. Chacun suit son chemin, sans espoir, le dégoût aux lèvres, dans un piétinement sur place, banal et toujours pareil, du cri douloureux de la naissance jusqu'au râle déchirant de l'agonie — dernière certitude ouverte sur toutes les incertitudes. »

Et faut-il citer un André Gide?

« Je hais tous les gens à principe : ils sont ce qu'il y a de plus détestable au monde. On ne saurait attendre d'eux aucune espèce de sincérité, car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'il fallait faire, ou sinon ils regardent ce qu'ils font comme mal fait. »

Telles étaient, il y a vingt ans et plus, les attaques tournées contre le catholicisme et les réponses de ses défenseurs.

Ce temps-là est passé. Aux fêtes du cinquième centenaire de l'Université de Louvain, il y eut un discours particulièrement émouvant et particulièrement écouté, celui de Bédier. L'orateur français, à un moment, lut une page magnifique sur l'esprit scientifique et la haute liberté de la recherche scientifique. Cet auditoire de savants écoutait dans le ravissement. Il sursauta lorsque le lecteur arriva à la signature : Cardinal Mercier. Et chacun à part soi pouvait se dire : le grand Cardinal n'a pas écrit seulement cette page à la gloire de la science, mais toute sa vie est un hymne magnifique aux labeurs et aux joies de l'intelligence. Une enquête menée naguère par le *Figaro* auprès des savants illustres, des savants « arrivés » et n'appartenant donc pas à la génération montante, portait précisément sur les rapports de la science et du catholicisme, de l'esprit catholique et de l'esprit scientifique. La réponse fut pour ainsi dire unanime : c'est un préjugé démenti par les faits que le catholicisme empêche l'activité scientifique. Certains, et non seulement des catholiques, ajoutaient : le catholicisme vécu avec ferveur crée des conditions favorables à la haute intellectualité. Et ce que l'on reconnaît de la vie scientifique, on l'admet de toute la vie profane. La ferveur religieuse n'arrête aucun élan généreux, bien au contraire. En ce qui concerne le patriotisme, l'exemple du Cardinal Mercier crie de nouveau assez fort la vérité pour que les vieilles accusations n'osent plus se produire. Et les non-catholiques ne sont pas rares qui pressentent qu'il y a une harmonie mystérieuse entre le catholicisme, supranational, et le patriotisme le plus ferme et le plus effectif. La générosité et l'esprit de sacrifice religieux appellent les plus belles vertus patriotiques, en sorte que les poètes catholiques ont pu chanter des hymnes religieux à la patrie et à l'amour de la patrie. Ecoutez, par exemple, la voix prenante de Péguy :

*Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.*

*Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles,
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu.
Et les paisibles honneurs des maisons paternelles.*

*Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux sont qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.*

De notre côté, nous constatons avec joie qu'il y a chez les incroyants de beaux exemples d'honnêteté, de loyauté, de générosité, de courage, d'esprit d'entreprise, de dévouement indéfectible aux intérêts supérieurs de la société et de la patrie. Eussions-nous l'impression que ces vertus sont philosophiquement illogiques, la pensée ne nous viendrait pas d'en nier la sincérité et moins encore de ne point nous en réjouir.

Que l'attitude de la Jeunesse de l'A. C. J. B. soit bien conforme à la théorie que nous venons d'esquisser, elle l'a bien montré dans ses rapports avec le Parti catholique. Lorsque dans les temps qui suivirent immédiatement la guerre, les chefs du Parti catholique virent s'organiser et monter cette nouvelle Association, ils se dirent avec joie qu'ils allaient disposer d'une jeune garde plus puissante que jamais. Je vois encore leur stupéfaction lorsque, dans une assemblée publique, je leur dis pour la première fois, qu'ils s'abusaient complètement. Et je me souviens également de la tristesse qui se peignit sur le visage vénérable, et que je vénère, d'un de nos parlementaires catholiques, un jour qu'à un congrès de notre Association, on m'avait chargé, à l'heure des toasts, de porter la santé des hommes politiques. Je le fis avec toute l'amabilité possible et

de tout cœur. Mais j'eus le malheur de commencer à peu près par ces mots : Quoique notre Association ne soit pas un organisme politique et qu'elle n'entende jamais dépendre d'un Parti politique et qu'elle soit bien résolue à n'y jamais descendre... Le parlementaire en question n'entendit pas le reste. Ce terme « condescendance » l'avait profondément blessé et aussi inquiété : donc, nous voulions détourner la Jeunesse de la politique et de l'accomplissement de ses devoirs civiques. C'était une conclusion illégitime. Placés résolument sur le terrain religieux, nous ne pouvions pas l'être en même temps sur le plan politique. Le catholicisme n'est pas un programme politique et ne renferme pas de programme politique.

Mais c'est une autre erreur de prétendre qu'il n'y a rien de commun entre la religion et la politique. Un publiciste nationaliste disait un jour : « Politique, rez-de-chaussée ; religion, étage ; entre les deux, pas d'escalier. » Erreur libérale. L'A. C. J. B. n'admet pas qu'on dépouille en politique, ni jamais, son caractère et ses conceptions et ses sentiments religieux. Encore une fois, ni libérale, ni clérical par élévation et pureté catholique.

Elle en donna une autre preuve à l'occasion de la bagarre qu'elle avait déclanchée bien innocemment au sujet de l'*Action française* et de la condamnation de celle-ci.

Un certain nombre d'étudiants et de jeunes intellectuels de l'A. C. J. B. s'étaient épris des doctrines politiques de l'*Action française*. Ils voyaient dans cette école une reconnaissance et un enseignement de principes formellement politiques qui leur paraissent encore évidents et précieux. Ils constataient, en outre, combien les chefs de ce mouvement, catholiques ou non, reconnaissent les bienfaits sociaux et nationaux du catholicisme. Ils se souvenaient avec gratitude de campagnes menées par eux contre les détracteurs de l'Eglise et du Saint-Siège. Tout cela cadrait parfaitement avec leur conception des rapports de la politique et de la religion. Des esprits plus cléricaux ne l'eussent pas compris aussi facilement.

Mais voici que le Saint-Siège déclare qu'il y a dans l'enseignement des maîtres de l'*Action française* des erreurs philosophiques et religieuses mêlées subtilement aux considérations politiques. C'était l'autorité et la compétence religieuses qui se prononçaient, la cause était jugée. Nous ne connaissons pas un seul de nos militants d'*Action catholique* qui n'ait pas incliné aussitôt son jugement devant la parole pontificale.

Le cléricalisme met dans les sentiments et dans la volonté une violence qui ne respire pas la noble spiritualité du catholicisme. Ce sont des paroles cléricales que la réponse d'un fasciste à qui l'enquêteur d'une grande revue française demandait si le fascisme s'accordait bien avec le catholicisme :

« Nous adorons le dogme, l'intolérance, le Syllabus, l'Index, l'Inquisition, le bras séculier, saint Dominique, Philippe II, le duc d'Albe, Loyola, Torquemada, le Sonderbund, la Révocation de l'Édit de Nantes et la Nuit de la Saint-Barthélémy. »

La violence clérical, qui est une forme de fanatisme, est très bien expliquée par Barrès dans une page que lui prêtent les Tharaud. Le sentiment religieux, en se fusionnant avec des sentiments profanes et en s'appliquant directement à des objets temporels, fait éclater pour ainsi dire ces réalités qui ne sont pas à sa mesure.

« On ne saurait concevoir par quelles inventions saugrenues, désastreuses, nous sommes capables de manifester le sentiment religieux qui repose chez les meilleurs d'entre nous. Voyez ces frères Baillard, voyez mon pauvre ami Stanislas de Guaita, voyez les gens de la Bourse du travail, qui sont aussi à leur façon des mystiques. C'est l'esprit religieux qui a fait commettre le plus de folies dans le monde. De là l'utilité de ces belles disciplines qu'on appelle des religions. En voilà des garde-fous ! Et pour nous, la vraie religion, celle qui donne la plus honnête satisfaction à nos besoins, c'est le catholicisme... L'histoire de nos Baillard ne signifie pas autre chose. Elle montre comment peut se gâter dans une âme un beau sentiment du divin, lorsque cette âme s'abandonne sans frein aux influences, bienfaites ou maléfiques, qui naissent de certains endroits du monde. Là-bas, à Domremy, tout ce qui peut sortir de forces religieuses confuses des sources et des bois a pris dans la pensée catholique sa forme la plus harmonieuse. Ici, les mêmes forces ont abouti à la révolte, à l'extravagance, à la folie... »

Barrès rejoint ainsi la claire et ferme intelligence catholique d'Hilaire Belloc :

« Le danger immédiat, c'est la confusion de la sublime figure de la Foi avec des idées bien moindres, douteuses, changeantes, limitées et imparfaites. Pour l'un, la Foi est tellement liée à l'idée de la liberté politique que la théorie de la démocratie doit être catholique, et que le catholicisme doit être démocratique. Il oublie que la démocratie n'est qu'une des formes du gouvernement humain, avec les vices particuliers qui s'y rattachent, comme à toute chose humaine se rattache un groupe spécial de tares. Pour tel autre, la Foi implique nécessairement la justice envers les pauvres (et en cela, il a raison). Et voilà qu'il se met à identifier la Foi avec l'un ou l'autre plan particulier pour le soulagement des pauvres, et en cela il a tort. Pour un troisième, le catholicisme, c'est la civilisation (et en cela, il a raison). Et il se met à le considérer comme un instrument pour civiliser les hommes en ce monde, et là, il a tort : il prend l'à-côté pour l'essentiel. »

Un jour que nous exprimions des craintes au sujet d'un jeune catholique, dont l'ardeur nous paraissait inconsidérée, on nous répondit : n'ayez pas d'inquiétude, c'est un chrétien d'une ferveur peu commune. Voilà précisément, répliquâmes-nous, ce qui accroit notre souci. Ce n'est pas un catholicisme médiocre qui peut tourner au fanatisme. Nous avons connu un jeune prêtre très fervent et très généreux, qui était, par esprit d'apostolat, flammant farouche, démocrate échevelé, féministe éperdu et abstinent total.

Le catholicisme habite des régions plus spirituelles. Les hommes les plus opposés dans l'ordre temporel peuvent s'y rencontrer paisiblement et même y fraterniser cordialement. L'Évangile leur en fait un devoir. La conception unitaire de notre mouvement de Jeunesse catholique dérive en droite ligne de ce précepte évangélique de l'unité et de la fraternité. Les dirigeants de l'A. C. J. B. ont toujours qualifié de schismatiques les vellétés de dissidence qui ont pu se manifester chez les jeunes militants d'Action catholique. Mais c'est principalement dans leur attitude à l'égard des groupements de Jeunesse catholique flamande qu'ils ont prouvé leur intransigence à cet égard. Il n'existait pas en Flandre jusqu'à ces derniers temps de mouvement de Jeunesse catholique analogue à celui de notre Association. Des Flamands d'expression française avaient pensé que le plus simple était d'étendre progressivement notre organisation à toute la Belgique et ils commencèrent par donner l'exemple du ralliement en demandant leur incorporation. Les chefs de l'A. C. J. B. les déboutèrent de leur requête aussi aimablement qu'ils le purent. Ce ne fut point facile d'éviter les froissements et les polémiques. Faites-nous l'honneur et le plaisir d'être nos amis, leur disions-nous, et de nous demander tous les services qui sont en notre pouvoir, mais votre entrée dans l'organisation de l'A. C. J. B. compromettrait la cause de l'unité. Ce n'est pas la bonne voie ni les moyens efficaces que vous nous proposez et voudriez presque nous imposer. Il vous faut fraterniser et collaborer d'abord avec les catholiques militants de votre paroisse, de votre région, de votre diocèse. La coordination des forces d'Action catholique doit progresser de proche en proche. L'unité étend ses conquêtes par cercles concentriques. Telle est l'organisation même de l'Église : paroisses, doyennés, diocèses, provinces ecclésiastiques.

Et voici que les événements semblent bien approuver et consacrer la méthode préconisée officiellement par l'A. C. J. B. L'Association Générale de la Jeunesse Catholique Flamande est enfin constituée sur le plan même de l'organisation de l'Église. Reste à faire la jonction des deux Associations. Elle est possible, nous irons jusqu'à dire qu'elle est inévitable. Lorsque nos frères, les catholiques flamands se seront affirmés de façon bien autonome, de manière à se prouver à eux-mêmes et à prouver à tout leur peuple que l'Action catholique et les formes d'Action catholique qu'ils ont adoptées ne sont pas une importation de Wallonie, mais une importation de Rome, lorsqu'ils seront établis sur un pied de parfaite égalité avec ceux qui les ont précédés de quelques années dans la carrière, l'utilité et la nécessité d'une collaboration régulière et de services communs aux deux organisations, s'imposeront inéluctablement. Que sur d'autres terrains, on estime l'unité et la concorde très difficiles pour ne pas dire impossibles, nous n'essayerons pas d'y contredire, mais sur ce

plan supérieur et spirituel, encore une fois, la fusion des âmes, la concentration des énergies et la convergence des efforts ne sont pas seulement possibles, elles sont obligatoires.

Il est temps de conclure.

La réflexion qui fut répétée mille fois au soir de Liège : Dieu ! qu'ils sont donc encore nombreux, les catholiques, et combien impressionnante la montée des recrues qui viennent grossir leurs rangs, cette réflexion est fort superficielle. Elle est quantitative. Il faut prêter plus d'attention à l'ordre qualitatif.

Non pas que nous estimions négligeable le compte des effectifs chrétiens. Nous sommes heureux et fiers que les prophéties d'il y a vingt-cinq ou trente ans sur la disparition prochaine du catholicisme ne puissent être relues sans couvrir leurs auteurs de ridicule. Quand parut la *Vie de Jésus*, de Renan, Proud'hon écrivait triomphant :

« Que les âmes dévotes prennent leur passeport d'avance, parce qu'avant dix ans il ne restera plus un seul prêtre pour leur administrer les Saintes-Huiles. »

Auguste Comte voulait que l'on reconduisît Dieu à la frontière comme un vieux domestique embarrassant qui a rendu des services.

Aujourd'hui l'adversaire s'inquiète et s'irrite du nombre des catholiques.

Jean Barois, un héros de roman, création de Martin du Gard, parle bien leur langage à tous lorsqu'il s'écrie :

« Leurs nécropoles lézardées abriteront encore des générations et des générations avant que leur race ne disparaisse. Heureux s'ils n'arrivent pas à en sortir, pour ressaisir et aveugler une fois de plus l'opinion. »

Maurice Charny, dans son livre cité plus haut : « Les atouts du cléricisme » note les progrès de l'Église dans les milieux cultivés.

« Si rien ne les arrête (les Jésuites), encore vingt ou trente ans, et, en attendant l'inévitable revanche de la raison, l'Université laïque ne sera plus qu'un souvenir. Un intellectuel libre-penseur, animal dont l'espèce se fait rare, sera devenu un phénomène aussi curieux que le dernier castor des Alpes ou le dernier cheval de fiacre de Paris. »

Mais, nous le répétons, cette constatation est beaucoup moins importante que les réflexions que nous avons eu l'honneur de développer devant vous. La qualité importe plus que le nombre. Dans les nouvelles générations catholiques, nous remarquons une élite admirable de ferveur surnaturelle, et c'est elle précisément qui prend la tête d'un mouvement dont la puissance grandit chaque jour. Devant les spectacles que donne cette jeunesse mystique et apostolique, on sent toute l'injustice des anathèmes d'un Léon Bloy, auquel on peut bien appliquer, quelque admiration que l'on ait pour son talent d'écrivain et pour la vigueur de sa vie spirituelle, ce que Lavisait disait d'un autre écrivain catholique : qu'il met du vitriol dans son eau bénite :

« J'affirme nettement que le monde catholique moderne est un monde réprouvé, damné, rejeté absolument, irrémédiablement, un monde infâme dont le Seigneur Jésus a soupé de la façon la plus complète, un miroir d'ignominie où il ne peut plus se regarder sans avoir peur comme à Gethsémani. »

Injustes également les conclusions du livre de Maurice Charny :

« Dans quelques années, si cela continue, il faudra aller à la messe pour trouver du travail dans les bureaux, des commandes dans les magasins, de l'argent dans les banques. »

« Ni le curé de village, ni la petite sœur des pauvres, ni le militant syndicaliste chrétien ne sont dangereux. Les gens dangereux, ce sont les profiteurs internationaux du catholicisme, ceux qui font tourner en crème aigre le lait de la dévotion, les politiciens du christianisme, les miliciens de la Papauté, les Jésuites. »

Maurice Charny confond catholicisme et cléricisme. Les meilleurs catholiques des générations montantes, les plus ardents et les plus actifs, ceux qui donnent le ton à la masse, ne sont pas cléricaux. Ils n'exigent pas de privilèges temporels à raison de leur catholicisme. Ils affirment la valeur sociale, et nationale, et humaine, du

catholicisme. Mais ils reconnaissent et proclament que cette valeur doit faire ses preuves. Ils sont heureux de rendre hommage au talent et à la vertu que n'inspire pas directement le catholicisme. Ils ne sont pas cléricaux, ils sont même, si vous le voulez, et dans le sens qui résulte de nos explications, anticléricaux, mais ils protestent, lorsqu'il y a lieu, avec d'autant plus de liberté et de véhémence, contre le cléricisme à rebours. Que les catholiques soient boycottés à cause de leur catholicisme, ils ne le supportent pas. Ils supportent moins encore que le catholicisme et l'Eglise soient injuriés, menacés, lésés dans leurs droits et leurs libertés indispensables. Ils ne trouvent rien de cléricale dans la réaction véhémement contre toutes les formes de persécution.

Si on leur en faisait reproche, ils se défendraient à la manière de Louis Veillot :

« Lorsqu'on attaque l'Eglise, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. »

Ils feraient leur cette rebuffade agacée contre les prêcheurs de mansuétude! « Ah! je voudrais bien les y voir! »

« Il faudrait évidemment parler chapeau bas à cette clique et s'excuser de la liberté grande qu'on prend de la contredire! Et quand l'agression est soudaine, quand le journal du soir ou le télégramme de la nuit nous l'apporte, il faudrait encore moucheter sa plume ou feutrer sa riposte. »

« Je suis le paysan qu'une subite invasion contraint de s'armer; qui prend une faux, une fourche, un fouet, ce qu'il trouve, et qui se met en campagne sur son cheval de labour, sans uniforme, sans tactique, dirigé par la lueur de l'incendie et les hurras de l'assailant. »

Ni cléricale, ni libérale, ni concessionniste, telle nous apparaît de plus en plus nettement la Jeunesse catholique. Cette vision nous donne l'espoir et la certitude d'une cohésion de plus en plus ferme des milices de l'Eglise. Et, chose surprenante au premier abord, nous y trouvons également un motif de redouter beaucoup moins ces luttes politico-religieuses et en général les luttes religieuses sur le plan temporel. D'aucun point de vue temporel, le catholicisme n'est à craindre ni à combattre. En éliminant de plus en plus de la vie sociale le cléricisme et le cléricisme à rebours, nous rendrions de plus en plus aisée la collaboration cordiale — collaboration scientifique, économique, sociale, nationale, internationale — de tous les citoyens honnêtes, dévoués à leur pays, à la société et à la civilisation.

La solution libérale — religion affaire privée — n'est pas une solution, puisqu'elle est incompatible avec le catholicisme essentiel. La vraie et l'unique solution des conflits religieux bouleversant les affaires profanes est celle que nous venons d'indiquer : ni cléricisme, ni cléricisme à rebours. Toute liberté au catholicisme, aucune concession au cléricisme. Les anticléricaux — qui ne seraient pas anticatholiques — rendraient les services les plus précieux au catholicisme en l'empêchant de s'abaisser et de déchoir. Dans ces conditions, il n'y aurait plus aucun motif d'exiger des catholiques qu'ils se neutralisent pour exercer une fonction publique. On ne demande pas à un père de famille d'oublier sa dignité et ses soucis de père de famille en acceptant une charge officielle. Pourquoi demander à un catholique ce dépouillement impossible de ses convictions et de ses sentiments puisqu'il est prouvé que l'accomplissement de sa mission, loin d'en souffrir, ne fera qu'y gagner. Et que l'on cesse donc de nous ressasser l'argument ridicule et qui a été trop employé pour ne pas être usé jusqu'à la corde : si vous donnez la liberté au catholicisme, vous serez obligé de l'accorder au communisme. Argument indigne de l'autorité. L'autorité peut et doit combattre les méfaits du communisme sans se croire obligée de combattre les bienfaits du catholicisme.

Les idées que nous venons de vous exposer, Mesdames, Messieurs, nous désirions depuis longtemps les publier, mais nous hésitions à cause de la complexité et de la délicatesse du problème. Nous rêvions d'en parler un jour devant un public extrêmement réceptif et rayonnant. Lorsque la Conférence du Jeune Barreau liégeois nous offrit le grand honneur de vous parler ce soir, il nous parut que notre rêve se réalisait. Car où donc aurons-nous jamais l'occasion de parler à un auditoire qui remplisse plus parfaitement les conditions souhaitées d'intelligence et de rayonnement?

LOUIS PICARD,
Aumônier général de l'A. C. J. B.

Mon filleul se documente sur le Jugement dernier

Ce jour-là, qui était un jeudi, Jacques bondit dans mon cabinet de travail, rouge, ruisselant et agressif. Il se jeta brusquement à mon cou, en me présentant des joues mouillées d'un mélange à parties égales de pluie et de sueur, fit une pirouette, s'accroupit sur un pouf qu'il affectionne et attaqua, avant que je n'aie eu le temps d'émettre aucune réflexion :

— Parrain, Maryvonne est assommante. Le ruisseau qui passe devant la maison a deux mètres de large et, en le sautant, je suis tombé dedans. Comment se fera le Jugement dernier?

Je feignis une surprise que je n'éprouvais pas :

— Quel rapport a le Jugement dernier avec l'humeur de Maryvonne, que tu viens sans doute d'exaspérer encore, et avec la largeur de ce ruisseau qui a recueilli le fond de ta culotte?

En réalité, je savais parfaitement à quoi m'en tenir : Jacques revenait du catéchisme sous une pluie torrentielle et avait eu, dans l'antichambre, avec ma vieille domestique, une discussion violente sur l'état de ses vêtements; l'écho aigu m'en était parvenu pendant que je travaillais, mais j'ai adopté, une fois pour toutes, l'attitude de non-intervention dans les escarmouches de Jacques et de Marie-Yvonne : qu'ils se débrouillent! Il n'était pas difficile de deviner que mon filleul était également surexcité par trois causes : les grandes vérités de la religion, l'eau et la bataille...

Avant que Jacques m'eût répondu, Marie-Yvonne était entrée, — sans frapper, — dans mon cabinet de travail. Sa coiffe de paysanne bretonne paraissait un peu de travers, légèrement tirée sur l'oreille gauche; il y a un quart de siècle que je connais ce signe. Je pensai : Jacques, mon ami, cela va mal tourner; tu peux faire tes malles!

— Monsieur, c'est honteux! Jacques est trempé. Il ne restera pas ici comme cela. Il s'enrhumerait; un enfant si délicat! Et puis, il salirait tout. Regardez le pouf, dans quel état il est... Tant de peine qu'on a à tenir les choses propres... Il faut que Jacques aille se changer! Que dirait sa mère? Monsieur serait responsable de sa maladie! Il reviendra après, tant qu'il voudra...

Jacques me suppliait des yeux. Mais je n'engage que très exceptionnellement la lutte contre l'autorité. Il n'était, cette fois, que trop évident que la bataille était perdue d'avance :

— Jacques, je crois que Maryvonne a raison. Ta mère parlerait comme elle. Que mon pouf soit mouillé, cela m'est assez indifférent...

Marie-Yvonne me jeta un regard sévère, et qui signifiait : Est-il permis de donner à la jeunesse de pareils conseils! Je continuai précipitamment :

— ... mais je ne prends pas la responsabilité de tes rhumes futurs. Tu ne sais pas voir de l'eau sans faire des sottises; tant pis pour toi! Va te changer : c'est l'affaire de cinq minutes. Le Jugement dernier peut attendre et ta culotte ne le peut pas...

Marie-Yvonne triomphait. Mais Jacques tenait au moins à obtenir les honneurs de la guerre :

— Tu me montreras des images où il y a des diables, parrain?

— Je te montrerai tout ce que tu voudras... Pour le moment, file, et va d'abord te mettre au sec. Tu me diras quel accueil t'a fait ta mère, et nous discuterons ensuite sur le Jugement dernier : c'est un sujet qui ne présente aucun caractère d'urgence...

Jacques se leva sans enthousiasme : il laissait sur le tapis une petite traînée d'eau. Marie-Yvonne s'indigna bruyamment pour son mobilier; et, comme malgré ses soixante ans elle est très

robuste, elle empoigna Jacques, le prit dans ses bras et dans son tablier, et ils partirent, l'une portant l'autre, en continuant à se quereller.

Marie-Yvonne revint la première, armée de torchons, pour réparer les désastres de l'inondation, et elle m'annonça que Jacques, avant de subir le Jugement dernier, avait subi le jugement de sa mère, qui lui avait donné, à elle Marie-Yvonne, complètement raison :

— Monsieur aurait gardé ce pauvre enfant mouillé, et il aurait attrapé du mal : on voit bien que les hommes ne pensent à rien...

Et ainsi, tout comme Jacques, je fus condamné, au jugement particulier : condamné, sans me défendre, car il me parut prudent de ne pas insister.

Un quart d'heure plus tard, Jacques rentra à son tour, un peu penaud, et sous une culotte et une veste de couleur différente. Il avait fait, au passage, la paix avec Marie-Yvonne : au fond, la vieille paysanne l'adore, et elle ne bougonne que pour sauvegarder les principes sacrés d'ordre, de propreté et d'hygiène avec lesquels il n'y a point d'accommodements. Tout de même, l'atmosphère était plus calme et plus favorable à l'étude du Jugement dernier. La question risquait moins d'être embrouillée par des considérations sur la largeur des ruisseaux ou le plaisir de patauger : il demeurerait encore assez d'imprévu.

— Parrain, Monsieur le curé nous a dit, au catéchisme, que tous les hommes ressusciteraient ensemble à la fin du monde et que le bon Dieu viendrait les juger : les méchants seraient entraînés dans l'enfer par les diables; les justes iraient au paradis, et les anges sonneraient dans de grandes trompettes. Ce sera beau. J'aime la trompette, parce qu'elle fait beaucoup de bruit; et il paraît que ces trompettes-là feront encore plus de bruit que les autres : elles réveilleront les morts. Dis-moi comment cela se passera. Monsieur le curé nous a ordonné d'être sages pour nous trouver du côté des justes; mais il ne nous a pas donné assez d'explications et il ne nous a pas montré la photographie...

— La photographie du Jugement dernier! Hum! Ce n'est peut-être pas tout à fait de la faute de Monsieur le curé : je crois bien qu'il ne l'a pas, et qu'il n'est pas le seul à ne pas l'avoir...

— Mais toi tu l'as, parrain! Je suis sûr de l'avoir déjà vue; c'est celle où il y a des diables si amusants... Tu m'as dit toi-même : voilà la photographie du Jugement dernier de Bourges...

— Ah! très bien, je n'y étais pas! Le Jugement dernier de Bourges, ou d'ailleurs, et le Jugement dernier, tout court, ce n'est pas exactement la même chose!

— Je ne comprends pas, parrain...

— Regardons toujours; tu comprendras après; ou du moins j'essaierai de te faire comprendre.

Jacques est bien de cet avis : du moment que j'accepte de regarder des images avec lui, c'est l'essentiel. Il admet sans difficulté que le reste lui sera donné par surcroît. Il va chercher, sur mes indications, les livres et les albums où nous sommes sûrs de trouver un grand nombre de Jugements derniers.

Devant le tympan de la cathédrale de Bourges, Jacques s'esclaffe; la diablerie burlesque du linteau supérieur le divertit prodigieusement. Il me faut même détourner son attention de quelques détails un peu réalistes, où la fantaisie du sculpteur s'est donné libre carrière. Sur un point, mon échec est complet : Jacques a découvert qu'un diable a des ailes à la partie la plus charnue de son individu; il ne se tient pas de joie :

— Je ne savais pas que les diables avaient leurs ailes à cet endroit-là!

— Moi, non plus...

— Et ils peuvent voler tout de même? Ce ne doit pas être commode! Comment font-ils pour s'asseoir?

— Je n'en sais absolument rien. Mais tu n'es pas obligé de croire,

sur parole, tout ce que les artistes te racontent. L'imagination est souvent leur source unique d'inspiration. Ici, il n'est pas difficile de saisir quelle a été l'intention du sculpteur de Bourges : les ailes nous apparaissent comme le signe distinctif des anges; elles nous empêchent de les confondre avec les hommes, dont, par ailleurs, ils ont toute l'apparence; elles signifient qu'ils peuvent s'élever librement vers Dieu, qu'ils ne sont pas comme nous attachés à la terre; les ailes sont leur glorieux attribut. Or, les démons, comme tu l'as appris, sont des anges déchus, des anges révoltés. L'artiste, pour les rendre grotesques, leur a donné ces ailes si étrangement placées, qui nous font souvenir seulement de la dignité qu'ils ont perdue. Compare ces ailes... basses, qui t'amuse tant, avec les ailes magnifiques de saint Michel, déployées au milieu de la scène. Tu te moques des diables et tu admires l'archange : le but du sculpteur est atteint du premier coup, même près d'un enfant.

— C'est saint Michel qui est là? Il n'a ni casque, ni cuirasse, et il ne fait pas tirer la langue au diable, en l'écrabouillant sous ses talons... Il n'a plus qu'une balance, ce qui est beaucoup moins beau qu'une lance ou une épée.

Jacques aime l'armée presque autant que les Saints; un Saint militaire réalise toutes les perfections : par exemple, saint Jacques qui est, à la fois, un pèlerin et un paladin, luttant contre les Maures sur un fougueux coursier, et qui possède encore la qualité unique, dont il doit être fier, d'être le patron de mon filleul; saint Jacques est le plus grand saint du paradis. Quant à saint Michel, je crains que la balance de la justice ne le fasse un peu déchoir; je viens au secours de saint Michel :

— C'est le plus noble rôle que remplit l'archange; car sa balance est celle de la Justice divine; il pèse dans les deux plateaux les bonnes et les mauvaises actions, et, suivant que l'un ou l'autre côté l'emportera, l'âme sera sauvée ou damnée; vois le grand diable cornu et barbu, au nez crochu, la fourche sur l'épaule, qui se tient près de saint Michel, il attend le résultat; mais cette fois, il est volé, la balance penche vers le bien, et les anges vont conduire au paradis la petite âme que saint Michel caresse affectueusement.

Jacques applaudit :

— Le diable est volé, le diable est roulé! Moi aussi, je roulerai le diable...

— L'idée est excellente : je te prévient cependant que le meilleur moyen de réussir, c'est tout bonnement d'être sage et d'obéir à tes parents...

Jacques fait la moue; il voudrait bien rouler le diable, mais par des moyens moins pacifiques : le pourfendre, sous l'armure de saint Jacques, ou, plus simplement, lui jouer quelque farce pleine d'ingéniosité.

— Méfie-toi, Jacques, la lutte pourrait être inégale : le diable est le père de la ruse et du mensonge. Et si tu n'étais pas de force? Regarde le Jugement dernier du portail de Conques. Pendant que saint Michel fait la pesée décisive, le diable, qui même à ce moment-là ne perd pas le nord, donne un coup de pouce à la balance comme un marchand malhonnête...

— Mais il ne réussit pas!

— Il ne réussit pas! Au Jugement dernier de Saint-Seurin de Bordeaux, c'est encore pire : le diable, armé d'un croc, s'est dissimulé sous le mauvais plateau de la balance, et il l'attire en bas; mais lui aussi, il manque son coup et il tombe à la renverse...

— Sur ses ailes?

— Non, celui-là n'a pas d'ailes! Disons, si tu veux, qu'il s'assied un peu brutalement...

Cet euphémisme et surtout la chute pitoyable du diable déchaînent chez Jacques des manifestations tumultueuses; il se laisse choir... sur un coussin, en s'écriant :

— Je fais comme le diable! Je tombe sur mes ailes!

Décidément, l'iconographie religieuse n'est pas, pour les enfants, une science de tout repos. Jacques va bientôt conclure que le diable n'est qu'un personnage grotesque et que le Jugement dernier sera une scène divertissante. Je donne un sérieux coup de frein :

— Sur ces images, le diable perd la partie qui se joue actuellement : c'est vrai. Mais tu vois qu'il met tout en œuvre pour réussir, même les ruses les plus déshonnêtes. Il faut donc te méfier de lui et ne pas lui donner prise sur toi. D'ailleurs, il réussit souvent. Regarde les malheureux dont il a triomphé et qui sont conduits en enfer : à quelles effroyables contorsions ne se livrent-ils pas! Ils sont hideux, comme le mal...

— Il y en a un qui tire la langue!

— Oui, et un crapaud s'y accroche...

— Ce sera comme cela? On verra des crapauds?

— C'est peu probable. Ici encore les artistes se sont laissés entraîner par une fantaisie trop exubérante. Ils n'en savaient pas plus que nous sur la manière dont se passera, en réalité, le Jugement dernier : Monsieur le curé a été plus prudent, en ne vous donnant pas d'indications trop précises. Mais les peintres et les sculpteurs sont obligés d'arrêter les détails de leur composition. Et ce qu'ils ignorent, ils l'inventent...

— Alors, ce ne sera pas comme cela?

— Je ne puis te répondre ni oui, ni non. C'est un peu difficile pour toi; écoute bien cependant. Je te disais que le Jugement dernier de Bourges, de Conques, de Bordeaux, ou d'ailleurs, celui de Memling ou celui de Michel-Ange, et le véritable Jugement dernier, seraient, sans doute, assez différents. Ceci n'est vrai que pour les épisodes, que les artistes étaient obligés de fixer. Mais l'idée essentielle, ils l'ont admirablement comprise et ils nous l'ont traduite, ils nous l'ont rendue sensible, dans leur langage, avec une fidélité absolue. Quelle est cette idée, que nous retrouvons dans tous leurs chefs-d'œuvre? C'est l'idée de la séparation, à la fin du monde, par Jésus, des bons et des méchants; les bons recevront leur récompense, les méchants, leur punition. Écoute ce que nous dit l'Évangile : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa majesté. Toutes les nations seront assemblées devant lui; et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs; et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'établissement du monde... Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges... » Et ceux-ci iront au supplice éternel, mais les justes à la vie éternelle... »

Cette fois, mon Jacques ne riait plus. Accoudé sur ma table, le menton dans les paumes, les yeux agrandis, vaguement chargés d'inquiétude, de menues rides courant sur son front, il sentait qu'une scène grandiose se déroulait dans le texte sacré; mais, malgré tous ses efforts, il n'arrivait point à pénétrer dans ce domaine mystérieux. Son silence demandait du secours :

— Reprenons maintenant une quelconque de nos images, le portail de la cathédrale de Bourges, si tu veux, puisque ce Jugement dernier est un des plus beaux et des plus complets. Qu'est-ce que tu vois? Deux groupes qui s'opposent l'un à l'autre de la manière la plus absolue, à droite et à gauche de saint Michel. Et cette opposition est si vigoureuse qu'aucune confusion ne peut se produire, même dans l'esprit d'un illettré, même dans l'esprit d'un enfant. D'un côté, celui que tu as regardé le premier parce qu'il te paraissait le plus amusant, ce sont les contorsions des damnés que tourmentent les démons, ce sont les hurlements de

ces malheureux que l'on s'imagine entendre, tant les corps se démènent, tant les faces se crispent : la souffrance, la laideur, le désordre, le mal; voilà les boucs, c'est-à-dire les méchants dont parle l'Évangile. Et de l'autre côté, qu'y a-t-il?

— Une belle procession, parrain!

— Tu as raison, une belle procession, où les prêtres sont remplacés par des anges. Tout n'est que paix et joie, ordre et harmonie; les élus, les brebis, les bons, vont recevoir leur récompense, en chantant des hymnes, drapés dans les plis magnifiques de leurs robes nuptiales...

— Ils s'avancent vers une petite maison où il y a un vieux bonhomme... Ah! qu'il est drôle le vieux bonhomme! Il tient un immense drap d'où sortent de petites têtes : ce sont ses enfants qu'il a portés au paradis? Ses petits-enfants plutôt, car ce doit être leur grand-père! Peut-être est-ce saint Nicolas, parrain?

— Malheureux, c'est le sein d'Abraham!

Jacques ouvre des yeux démesurés.

— Oui, le sein d'Abraham; s, e, i, n...

— Qu'est-ce que c'est que cela, parrain?

Je crains que nous ne retombiions dans de rudes difficultés; mais il faut m'en tirer à tout prix :

— Abraham, comme tu l'as vu dans l'Histoire Sainte, fut le père de la race choisie par Dieu, le père des élus, le père des justes. Le paradis, c'est donc aussi la demeure d'Abraham, le sein d'Abraham au sens figuré : ce que tu appelles un grand drap, ce sont les vêtements qui couvrent la poitrine d'Abraham; et dans ces vêtements, il reçoit les bons, pour les presser sur son cœur, comme le feu infernal, à l'autre extrémité du tympan, reçoit les damnés, que sépare saint Michel, sous la figure imposante du Juge, du Christ de majesté, qui est venu s'asseoir sur son trône, escorté de ses anges, adoré par la Vierge Marie... Tu vois maintenant comme les artistes du Moyen âge, tout en imaginant les détails nécessaires, ont fidèlement interprété l'Évangile.

— Alors, parrain, j'irai dans le sein d'Abraham?

Jacques est manifestement ravi par l'idée d'aller montrer sa petite tête blonde sur les genoux de ce vénérable vieillard...

— Si tu es sage, si tu obéis, si tu es un bon chrétien, si tu pratiques les vertus pendant ta vie, tu iras dans le sein d'Abraham!

Jacques exécute sa plus belle série de pirouettes en l'honneur d'Abraham : décidément, le Jugement dernier est redevenu divertissant!

— Toi aussi, parrain, tu iras dans le sein d'Abraham?

— Je l'espère bien...

— Nous nous retrouverons dans le sein d'Abraham? Avec papa, avec maman, avec mes frères et mes sœurs, avec Maryvonne?

— C'est la grâce que je vous souhaite à tous, Jacques! Qu'est-ce que l'on dit après?

— Ainsi soit-il, parrain...

* * *

Deux ou trois semaines plus tard, je rencontrais l'aimable et savant curé de notre paroisse, un vieil ami de collège :

— Vous n'imaginez pas, me dit-il, combien votre filleul Jacques m'a étonné par ses connaissances sur le Jugement dernier. J'en avais parlé à mes gamins, à une séance de catéchisme, et, à la leçon suivante, j'ai voulu savoir ce qu'ils avaient retenu. Jacques a demandé la parole et nous a très gentiment raconté la scène de la séparation des bons et des méchants, en y ajoutant de nombreux détails que je n'avais pas donnés, mais dont j'ai facilement deviné l'origine. Il m'a même déclaré que le paradis, c'était le sein d'Abraham. L'expression est dans la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Vous faites lire la *Somme* à Jacques?

— Non, mon cher curé, non; rassurez-vous! Jacques puise sa science dans mes livres d'art, dont il se contente de regarder les images : le texte ne l'intéresse pas. Mais, en ce qui concerne les images, il est enragé...

— Vous l'aidez un peu?

— Oui, et cela ne va pas tout seul! Vous devineriez difficilement quelles conclusions saugrenues ce gaillard-là me tire des chefs-d'œuvre de l'art religieux. J'ai eu un mal de chien à lui faire admettre que le Jugement dernier ne serait pas une scène exclusivement comique, et même, suivant les plus sûres vraisemblances, ne serait pas comique du tout. Jacques n'avait d'yeux que pour les diables, à la vérité assez ahurissants, de Bourges et autres lieux de la chrétienté.

— Oui, je comprends! Quand Jacques en est arrivé à nous décrire les diables, j'ai dû couper un peu court à son érudition. Mes vingt autres gamins auraient pouffé... Au contraire, je lui ai laissé libre carrière sur la question du sein d'Abraham : c'est de tout repos...

— Certainement, mon cher curé, puisque c'est le lieu du repos éternel...

— ... auquel nous aspirons tous!

— Mais le plus tard possible, ô faiblesse humaine...

ALEXANDRE MASSERON.

Dans le rayonnement d'un grand Roi⁽¹⁾

Le Roi colonisateur.

Quelqu'un a dit. — c'est, si je ne m'abuse, le duc d'Ursel — que Léopold II a été un géant logé dans un entresol.

C'est exact: le pays n'a pas été bâti à sa taille. Mais le géant a fait tomber le plafond: il a laissé entrer dans la place, nous avons vu comment, de l'air, de la lumière et de la beauté. Il a ouvert les fenêtres sur le large.

Car si Léopold II a été un admirable patriote, s'il a été un infatigable bâtisseur, il a été par-dessus tout un grand expansionniste, un incomparable colonisateur.

Et c'est sous cet aspect de Roi colonisateur que Léopold II a pris vraiment la taille d'un géant.

Je ne vous rappelle pas avec quelle curiosité le prince de Brabant s'était penché déjà sur les projets expansionnistes de son père, ni avec quelle passion, depuis qu'il monta sur le trône, le Roi chercha à réaliser, avec le concours du diplomate consommé et sûr que fut le baron Lambert, ses premières ambitions: sa tentative d'acheter les Philippines, de s'assurer des possessions ou des chemins de fer en Chine, d'asseoir l'influence belge en Extrême-Orient, de réaliser ses visées économiques successivement au Maroc, en Syrie, en Albanie, et jusqu'en Mésopotamie, de faire prendre à la Belgique son essor par-dessus la mer.

Léopold II ne trouve pleinement sa voie que le jour où il décide de doter la Belgique, en dépit de difficultés inouïes, d'hostilités sans nombre et des pires injures, du dernier continent d'Afrique qu'aurait pu se partager le monde, le Congo.

Ce fut presque un roman d'aventure. Ce fut à coup sûr une épopée.

Vous pensez bien, Mesdames, Messieurs, que je ne songe pas à vous conter en dix minutes une histoire merveilleuse qui, dans le détail, demanderait plusieurs conférences. Je ne puis qu'essayer de broser en raccourci les fresques qui résument cet énorme fait historique.

(1) Voir la Revue du 29 juin 1928.

C'est d'abord, dès 1876, la création de l'Association internationale, l'embryon du futur Etat du Congo. Voyez le Roi. Il vient de réunir au palais de Bruxelles, les précurseurs de l'exploration en Afrique, les philanthropes et les géographes.

Il y a là, autour de lui, le colonel Grant, Cameroun, Duveyrier, Nachtigal, Rohlf, Negri, Lux, Sir Bartle Frère, Sir William Mackinnon, le comte Zichy, Lambert, Banning, vingt autres, tous célèbres ou réputés. L'Afrique équatoriale était encore une énigme. A peine quelques pionniers hardis, tel Stanley, venaient-ils de soulever un coin du voile qui recouvrait le continent mystérieux.

Léopold II prend les devants. Avec l'idée secrète de fonder, un jour, une colonie belge, il se met à la tête d'une nouvelle croisade. Il fait assigner à l'Association et au Comité exécutif dont il prend la présidence, un double but: un grand but scientifique, l'exploration des parties encore inconnues de l'Afrique; et un grand but humanitaire, la suppression de la traite, qui semait de cadavres les routes sinistres conduisant au Sahara et à Zanzibar.

Puis, — second tableau, — voici Stanley qui vient mettre sa main vigoureuse dans la main robuste du Roi. Nouvelle prodigieuse, digne d'un conte de fées, Stanley, après trois ans d'un invraisemblable voyage, atteignant Nyangwé, puis, longeant le Lualaba-Congo, vient, en 1877, à force d'énergie et de combats, de traverser l'Afrique équatoriale de part en part.

Le Roi tout de suite décide d'attacher Stanley à son char. Il sollicite avec instance son concours dès son débarquement à Marseille.

Mais l'explorateur, qui sent couler dans ses veines du sang britannique, court avant tout à Londres pour y offrir le fruit de sa découverte, la plus sensationnelle du siècle. Il n'y est pas compris. Après six mois d'efforts répétés et vains, il se retourne vers Léopold II et cède à ses sollicitations toujours plus vives.

D'accord avec le Comité d'études du Haut-Congo, qui vient de fonder le Roi, le célèbre explorateur reprend la route de Banana et de la région des Cataractes, pour y frayer la fameuse route des Caravanes, fonder Léopoldville, et conquérir, en Boula-Matari énergique et avisé, des droits de souveraineté décisifs.

Puis vient l'heure du partage, du continent équatorial. Le Roi a écarté tous les obstacles. Après être parvenu, à force d'adresse, à faire signer tour à tour par les Etats-Unis, la France et l'Allemagne des actes attribuant à son Association internationale la reconnaissance de droits souverains, il juge l'heure propice pour la création du futur Etat du Congo. Il sème autour de lui l'idée d'une conférence internationale. Bismarck la convoque. Les chancelleries sont réunies à Berlin. Les convoitises sont apaisées. Les rivaux du Roi sont sur le point de se partager entre eux le Bas-Congo. On va couper au futur Etat léopoldien l'accès à la mer. Le Roi proteste, réclame, menace, oppose l'un à l'autre les intérêts et les influences rivales. Il enlève de haute lutte trente-cinq kilomètres de côtes, la cosouveraineté de l'embouchure du fleuve, et le territoire nécessaire pour construire son chemin de fer vers le Pool.

Léopold II triomphe.

Le monde a reconnu que son entreprise humanitaire doit être étayée par un pouvoir politique régulier. Le nouvel Etat indépendant du Congo est créé.

Le Roi n'a eu pour réussir, au cours de dix ans d'efforts, ni le concours de Frère-Orban, ni celui de Malou. Ce dernier ne lui a-t-il pas dit, lorsque le Souverain le pressentit au sujet d'une intervention de l'Etat:

« Sire, je n'ai pour l'entreprise congolaise ni la foi ni l'espérance: comment voulez-vous que je puisse avoir la charité? »

Mais les grandes Puissances, réunies à Berlin, mettent, au milieu des acclamations et des hommages, le sceptre du nouvel Etat entre les mains de son fondateur.

Et voici, après ces premiers actes de l'héroïque fondation de l'Etat, deux épisodes successifs, formant contraste, l'un sombre, l'autre lumineux.

Le premier d'entre eux, après que la Belgique eut ratifié l'union personnelle entre les deux pays, et après que l'on eut entendu des hommes d'Etat déclarer qu'ils n'apportaient un vote favorable au projet que parce que « l'entreprise congolaise devait demeurer strictement étrangère à la Belgique », met sous nos yeux l'inquiétante période des besoins financiers du nouvel Etat.

C'est dans un véritable gouffre que vont s'engloutir, hélas! les ressources du Roi. Il est seul à soutenir pécuniairement son œuvre. Déjà, en 1883, les expéditions lui ont demandé plus de dix millions. Il se voit contraint de réduire son train de vie, car ses sacrifices vont lui coûter encore deux millions par an.

Son héritage n'a comporté que quinze millions. La liste civile est de trois millions trois cent mille francs par an. Il risque de se voir acculer à la ruine. L'acte de Berlin ne l'a créé souverain en Afrique qu'à la condition qu'il renoncât à tous droits d'entrée, c'est-à-dire à la ressource indispensable de l'impôt.

Il lui faut donc un emprunt. Il demande d'abord dix, puis soixante millions. Il va, pour les obtenir, jusqu'à suggérer l'abandon de sa liste civile. L'emprunt public, hélas! fut un échec. L'heure devenait tragique. Beernaert le comprit. Il intervint comme chef du gouvernement et fit voter, en 1889, par les Chambres une intervention de dix millions de francs, — la première que s'imposa le pays, — pour servir de souscription au capital de la compagnie du chemin de fer.

C'était un premier pas. Il fut décisif.

L'année suivante, — second épisode de ce troublant tableau,

— l'horizon soudain se transforme et se rassérène.

Léopold II, qui devait fêter le XXV^e anniversaire de son règne, gagne définitivement la partie. Stanley, revenu du Congo, avec une auréole de légende, acclamé à Bruxelles, dit au pays en une réunion mémorable :

« Votre Roi est le plus sage des rois. C'est un grand homme dans toute la force du terme. Il possède la vraie grandeur, celle qui ne repose ni sur la puissance des armes, ni sur la force, mais sur les idées sur la générosité, l'amour du pays et celui de l'humanité.

D'autre part, le fougueux apôtre de Carthage, Mgr Lavignerie, au cœur débordant d'amour, monte en la chaire de Sainte-Gudule. Il supplie la Belgique, avec des larmes, de seconder l'œuvre du Roi, de mettre un terme au martyre des pauvres noirs, d'empêcher les honteuses razzias des Arabes, et les marchés abominables de chair humaine.

Les hommes de cœur comme les hommes d'argent ont ouvert les yeux.

L'annexion est admise en principe par l'opinion publique et le Parlement. Le Roi proclame qu'il veut faire de son pays, s'il y consent, son héritier au Congo. Il fait dans ce sens un testament solennel. La Belgique, à l'intervention des Chambres législatives, fait à l'État indépendant un nouveau prêt de vingt-cinq millions de francs. Pour le Roi, malgré ses soucis financiers, c'est l'apothéose. Il réalise le but de trente-sept années de sa vie. Il vient d'étendre le champ d'expansion de son pays. Il grandit son prestige moral. Il sent battre le cœur enfin reconnaissant de son peuple, qui est fier de lui.

La dernière fresque, celle des dix années qui suivent est malheureusement moins brillante. Rayonnante au début, elle ira en s'assombrissant de plus en plus, à mesure que se déroulera le conflit qui va naître entre le Souverain et le Parlement, entre le Souverain et la Nation. On vécut d'abord l'époque héroïque de la campagne arabe. On avait inscrit jusque-là au livre d'or de l'œuvre colonisatrice les noms des explorateurs : Stanley, Cambier, Hanssens, Strauch, Le Marinel, Wolf, Coquilhat, Hodister, Van Kerckhoven, Van Gele, Delcommune, Thys, et tant d'autres. On y inscrit maintenant les noms des premiers administrateurs : Janssen, Van Eetvelde, Liebrechts, Fuchs, Roget, Avaert, Franqui... On y inscrit surtout les noms des chefs militaires qui viennent de courber sous leur épée glorieuse le front des Arabes, et, parmi eux, ceux des Dhanis, des Lothaire, des Jacques, des Ponthier, des Gillain, des Chaltain, des Marchand. Je les salue ici, au passage, comme on salue l'héroïsme, comme on salue le drapeau. Mais toute médaille, hélas! a son revers.

Cette époque de gloire civilisatrice fut aussi celle que l'on a caractérisée par ce nom : « Le Régime léopoldien. » L'État, qui avait dû renoncer aux droits d'entrée, se réservait, pour se créer des ressources, le produit des terres vacantes appartenant au domaine : l'ivoire et le caoutchouc. Il réclamait aux indigènes l'impôt en nature : il leur imposait le travail forcé.

Cette politique, dit le comte de Lichtervelde, dont l'adoption marqua la fin de la collaboration du Roi avec le baron Lambert, était incontestablement dangereuse parce qu'elle prêtait à l'abus. Le gouvernement de l'État indépendant engagé dans le

faire-valoir direct, risquait de subordonner sa mission souveraine au souci de l'exploitation commerciale du territoire... Son erreur fut de transformer en système, ce qui, en toute hypothèse, n'aurait dû être qu'un expédient temporaire.

Le 2 mars 1906, après qu'une commission d'enquête eut relevé les vices du régime, Beernaert fit voter par la Chambre un ordre du jour réclamant la mise en discussion de la charte coloniale. L'heure du transfert de la colonie à la Belgique avait sonné.

Après de nouveaux conflits, relatifs au codicille que le Roi voulut ajouter à son testament dans le but de faire respecter les fondations qu'il avait créées, après le départ du comte de Smet de Naeyer en 1907, et le décès de Jules de Trooz, son successeur, Frans Schollaert, qui avait amené le Roi à admettre la suppression de ses fondations, en échange de la constitution de fonds spéciaux de quarante-cinq et de cinquante millions, destinés l'un à l'achèvement de grands travaux en Belgique et l'autre à des dépenses utiles à la colonie, fit voter, — dates historiques! — le 20 août 1908 par la Chambre et le 9 septembre par le Sénat, l'annexion du Congo à la Belgique.

Et la Belgique se vit ainsi dotée d'un empire, presque malgré elle, en dépit de ses résistances et de trente années de calculs inconsidérés. N'est-ce pas là un fait sans précédent dans l'histoire?

Ce n'est pas peu de chose que de se tailler un empire, par le seul pouvoir de sa diplomatie et de son génie, sans qu'il soit versé une goutte de sang.

Qu'il y ait eu après cela des erreurs dans l'établissement de l'œuvre congolaise, c'est indéniable. Elles sont, d'ailleurs, aujourd'hui réparées. Mais à côté de la part du mal, comment ne pas voir la part du bien? Celle-ci est immense.

Le bien de l'œuvre, n'est-ce pas d'abord l'énorme bienfait d'ordre moral, l'abolition de la traite, la barrière jetée en travers de la route douloureuse des caravanes d'esclaves, l'évangélisation d'un territoire quarante-six fois aussi grand que la mère patrie?

« C'est à votre Majesté, a pu s'écrier le cardinal Lavignerie, en s'adressant à Léopold II, qu'il appelait l'un des bienfaiteurs de l'humanité, que notre continent devra sa résurrection et sa vie. »

D'autre part, le Congo belge n'est-il pas pour le pays une réserve infiniment précieuse, avec ses industries déjà florissantes, et son charbon, avec son portefeuille qui, à lui seul, dépasse toute la dette publique de la colonie? Ne représente-t-il pas la richesse répandue à pleines mains sur la métropole, avec le cuivre, l'étain, le zinc, le cobalt, le plomb, le manganèse, le coton, les huiles, les bois, l'or, le diamant et le radium?

La colonie a connu l'âge de l'ivoire et du caoutchouc. Ne vait-elle pas connaître l'âge d'or du coton et des minerais? Le continent congolais n'est-il pas enfin un débouché, plus précieux, chaque jour, pour les produits belges?

Mais le bien de l'œuvre coloniale, c'est plus que tout cela. C'est avant tout, ne l'oublions pas, l'esprit d'entreprise, la force morale, la virilité, que la vie et les pratiques colonisatrices versent dans les veines de la patrie et dans le sang de ses fils.

Permettez-moi, Mesdames, Messieurs, d'illustrer à cet égard mon affirmation par un souvenir patriotique.

C'était en 1892. Il y avait alors, au pays africain, un petit soldat belge qui avait pris service du Roi. Il avait une haute idée du devoir, et un cœur héroïque. On lui avait donné les galons de caporal, puis on l'avait promu sergent. En signe de gratitude, il s'était offert à partir pour le Congo. Le petit sergent De Bruyn, car c'est de lui que je parle, avait alors vingt-quatre ans...

Or, en ces temps-là, le Manvema s'était soulevé. Le lieutenant Lippens, résident du Kassongo, malade, mourant, était tombé aux mains du chef des indigènes, le cruel Sefu. En même temps que lui, on avait fait prisonnier son fidèle petit sergent, De Bruyn, dont on l'avait séparé.

Le lieutenant Sherlinckx, qui défendait les blancs, avait été avisé de la révolte. Il savait qu'à tout moment dix mille noirs pouvaient envahir la colonie et massacrer les siens. Aussi avait-il caché ses hommes dans la brousse, le long de la rivière la Lomanii.

Un matin, c'était le 15 novembre 1902, il vit apparaître sur l'autre rive de la rivière un homme qu'il crut reconnaître, bien qu'il lui fit l'effet d'un spectre. C'était le sergent De Bruyn. Il avait les vêtements en lambeaux. Ses pieds étaient couverts

de poussière et ensanglantés. Le chef Sefu n'osant se présenter lui-même, l'avait envoyé en parlementaire. A quelques mètres derrière lui, les Arabes le surveillaient. Aussitôt un rapide colloque s'engage entre eux.

— Mon pauvre ami, lui dit Scherlinckx, j'ai des hommes armés cachés dans la brousse. Ils visent bien. Sais-tu nager?

— Oui.

— Traverse au plus vite la rivière. Tu peux te sauver sans trahir l'honneur ou le dévouement que tu dois à ton chef. Lippens est mort ou mourant. Tu ne le retrouveras plus.

— Et s'il vivait? interroge De Bruyn. Les Arabes m'ont dit qu'il était mourant, mais qu'il pouvait être encore en vie.

— Ce serait miracle, dit aussitôt le docteur Hinde qui assistait au colloque.

— C'est impossible, dit encore Scherlinckx. Hâte-toi. L'occasion est unique. Ne va pas te mettre aux mains de tes bourreaux. Tu sais les supplices atroces qu'ils firent endurer à Hodister, à Michiels, à tant d'autres...

Un calme effrayant régnait. La rivière était étroite, le passage facile à franchir, la retraite assurée. Un affreux combat se livrait dans le cœur et dans le cerveau du pauvre petit soldat.

Tout à coup, tandis que Scherlinckx et Hinde le pressaient encore, désolés de son obstination :

— Je vous en supplie, mes amis, leur dit-il d'un ton grave, ne me tentez plus. Mon devoir est là-bas. Je ne puis pas, je ne veux pas abandonner Lippens.

A bout d'héroïsme il leur fait le salut de l'adieu et retourne se livrer à ses bourreaux!

Quelques jours plus tard, on égorgeait De Bruyn, après qu'on eut poignardé Lippens. On leur coupa les mains et les pieds et on les envoya au grand chef de Niang-wé. Et, lorsque, après quelques semaines, les blancs leurs frères, trouvèrent leurs corps pressés l'un contre l'autre, qui reposaient sous le sol noir, ils virent que le linceul qui recouvrait leurs moignons sanglants n'était autre que le drapeau bleu étoilé d'or.

* * *

Quelques mois plus tard, une femme de lettres françaises Séverine, à qui nous empruntons le souvenir de cet acte héroïque, écrivait :

« Vous êtes venu trop tard, pauvre petit sergent, jeune Belge à figure naïve, cœur de héros, Plutarque est mort! »

Non, non, tu n'es pas venu trop tard, petit sergent. Tu es venu à l'heure prédestinée, où t'appela le grand Roi, pour créer entre nous et la terre noire les liens sacrés du sang, pour donner un merveilleux exemple au pays et à l'histoire.

Et cet exemple, comme le grain de sénévé qu'on jette au vent des labours, a germé et fait lever une moisson dorée.

Car c'est bien là, n'est-ce pas, ce que le roi Léopold nous a légué avec le Congo? La colonie ne nous a pas donné seulement des richesses. Elle nous a donné des hommes: elle a formé des caractères: elle a trempé des volontés: elle a suscité des enthousiasmes: elle a fait surgir des pionniers de la civilisation et de la foi: elle a fait de nos enfants des héros!

Après cela, Mesdames, Messieurs, vendre le Congo à l'étranger, comme l'ont suggéré parfois de prétendus Belges, ce ne serait pas seulement pour la Belgique trahir son Roi, mais vendre son âme.

Le roi père de son peuple.

Et serait-il possible qu'un Roi qui fut pénétré d'un patriotisme si ardent, qui fut soucieux de grandir à ce point la patrie, qui fut pour son pays un fondateur d'empire, ne fût pas vraiment un Roi père de son peuple?

Il le fut dans la bonne et dans la mauvaise fortune, en dépit des revirements de l'opinion et de l'injustice qui s'attacha, comme une tunique de Nessus, aux dernières années de son règne.

Ce qui frappe à chacune des pages de la vie de Léopold II, c'est la façon dont il entend s'identifier avec la nation. Il est le plus belge des Belges. Il le proclame lui-même à tout instant, et il a à cœur de le prouver.

Lorsque naquit le prince Léopold, il fit à la délégation des Chambres cette fière déclaration :

« La monarchie a sa devise : tout pour la patrie et tout à la

patrie. Le jour où la monarchie cesserait de se confondre avec le pays, elle mériterait de disparaître. »

Aussi Léopold II avait-il la plus haute idée de sa charge.

On raconte qu'un jour son médecin vantait devant lui l'intelligence et l'esprit d'organisation du leader socialiste, M. Vandervelde. Le Roi fit la moue. Son interlocuteur lui dit :

— Eh bien! Sire, Vandervelde pense beaucoup de bien du Roi.

— Vraiment! fit celui-ci avec ironie.

— Il me disait dernièrement : « Quel dommage que Léopold II soit roi! Il aurait fait un excellent président de république. »

— Le beau compliment, docteur! Que diriez-vous si je disais de vous : « Quel dommage que Thiriar soit médecin; il aurait fait un si bon vétérinaire! »

Cette assimilation du prince et de la nation, qui est souvent l'un des grands bienfaits de la monarchie, n'empêcha pas le Roi de demeurer profondément respectueux de ses devoirs constitutionnels. Certes, dans le jeu des pouvoirs, Léopold II entendait jouer sa partie, et il la jouait royalement. Il le fit bien voir au moment de la révision de notre charte fondamentale. Mais, s'il faisait de ses droits constitutionnels tout l'usage possible, battu, il s'inclinait avec soumission devant le verdict légal de la nation. Comme le disait, il y a peu de jours le roi Albert, « mettant ses devoirs envers l'Etat avant et au-dessus de toute autre chose... il fut, comme il aimait à s'intituler, le premier serviteur de la nation. »

Son contrôle, d'ailleurs, ne s'exerça jamais qu'avec mesure, dans un sentiment de déférence attentive pour ses ministres. La cabale politique ou l'intrigue ne trouvèrent jamais d'asile à la cour.

A deux reprises cependant, et en des heures particulièrement graves, en 1871 puis en 1884, lorsque l'émeute, enflée par la passion politique, s'était emparée de la capitale, on reprocha au Roi d'avoir, sous l'aiguillon de l'intimidation, oublié ses devoirs constitutionnels. Le comte de Licherfeld, tout en rappelant que la révocation du cabinet d'Anethan fut une faiblesse, et en mettant en lumière combien il est toujours dangereux de paraître céder aux mouvements séditieux, établit d'une façon lumineuse que le Roi, loin de se laisser diriger par l'irritation ou par la peur, obéit en ces circonstances pénibles à des raisons profondes, ne cherchant, en 1871, qu'à se séparer de ministres qui, en matière militaire, ne se montraient pas assez empressés, selon lui, à tenir leurs promesses, et profitant, en 1884, d'une occasion propice pour « se créer un titre particulier à la reconnaissance de l'opposition », à un moment où celle-ci lui semblait indispensable, pour assurer le succès de ses projets militaires, et surtout, à la veille du jour où la loi devait consacrer l'union personnelle, pour assurer la réunion des deux couronnes sur son front.

Deux de nos parlementaires les plus éminents, Victor Jacobs et Charles Woeste, furent les victimes du dernier de ces deux incidents. Jacobs, qui demeura l'âme du « meeting » antimilitariste d'Anvers ne reconquit jamais la faveur royale. Woeste, au contraire, devint bientôt l'un des conseillers du Roi.

Ce fut à cet homme d'Etat exceptionnel que Léopold II s'adressa, en 1891, pour rédiger une brochure secrète, destinée à redresser l'opinion publique en France, au moment où l'on y discutait le problème de notre neutralité. Ce fut de même à Woeste que le souverain du Congo confia, au fort de la lutte engagée en 1906 au sujet de la reprise de la colonie, la lettre retentissante que l'éminent parlementaire vint lire à une réunion de la commission de la Chambre, et qui eut, on s'en souvient, une si vive répercussion sur les débats.

* * *

Le Roi aimait son pays, d'un amour passionné et profondément désintéressé. Il lui laissa tout le bien dont il lui fut possible de disposer.

De bonnes âmes sensibles, patriotes à rebours, sont allées jusqu'à lui en faire un reproche. On avait répandu la légende que le Roi n'avait d'autre préoccupation que de frustrer ses filles de leur part d'héritage légitime. Rien n'était moins vrai. Le procès bruyant qui suivit sa mort prouva que le père avait laissé à ses enfants plus que la part qu'il avait recueillie lui-même dans le patrimoine des siens. Mais telle était sa conception du devoir royal envers la nation, qu'il voulait que tout le surplus, dont il avait pu s'enrichir, appartint au pays.

Dans son dernier discours public, en juin 1900, à Anvers, il s'écriait :

« Le devoir d'un souverain est d'enrichir la nation. C'est là sa véritable mission. »

Le désintéressement au profit de la patrie fut ainsi l'un des traits essentiels du caractère du grand Roi. Il en avait beaucoup d'autres, tout aussi marqués.

Le baron Carton de Wiart, qui fut longtemps son secrétaire, et qui demeura pendant près de dix ans le chef de son cabinet, a dit de lui :

« J'ai connu des personnalités remarquables... Nulle part comme chez lui je n'ai senti le génie. Il donnait vraiment l'impression d'un *surhomme*. »

Aussi, au lendemain de sa mort, partout à l'étranger s'inclina-t-on devant son intelligence supérieure, son caractère et son génie des affaires. On écrivit « qu'il fallait remonter assez haut dans l'histoire pour retrouver l'exemple d'une imagination aussi hardie, d'une volonté aussi forte, d'une persévérance aussi tenace. » On rendit hommage au grand politique, qui avait su discerner les possibilités réservées à sa nation dans les conditions délicates où elle se trouvait placée. On admira l'adresse avec laquelle, ne pouvant foncer sur l'obstacle, il avait pratiqué l'art de le contourner, et, ne pouvant briser l'adversaire, il avait su le séduire. Un de ses biographes d'occasion écrit de lui :

« Ils sont rares ceux-là, — on n'en compte que deux ou trois par siècle, — qui savent unir à des conceptions géniales une puissance égale de réalisation. »

Selon le portrait qu'en a tracé le cardinal Ferrata, le Roi appartenait à l'école du positivisme ou du réalisme politique. Aussi était-il d'une habileté consommée. On le savait à l'étranger. A l'époque de l'œuvre africaine, il tenait à voir Cecil Rhodes. Il l'invita. Le grand réalisateur anglais déclina l'invitation. Le Roi lui dépêcha alors, à Londres, le comte John d'Oultremont, ce parfait gentilhomme, dont la perspicacité, le calme et la finesse s'harmonisaient si bien avec les desseins du Roi. Et, comme le comte insistait, Cecil Rhodes lui répondit :

— Non, non, je ne puis pas aller voir le roi Léopold. Je le connais trop bien. Cela me coûterait au moins deux provinces.

Peu après cet incident, le Roi, recevant un ministre d'Etat, très dévoué à l'entreprise coloniale, tint à lui montrer les appartements du Palais. Il parcourut avec lui les pièces les plus belles, et, s'arrêtant soudain, il lui dit :

— C'étaient les appartements que je réservais aux princes étrangers. Mais ils ne reviennent plus...

Ils ne revenaient plus parce qu'ils savaient tout ce que l'habileté du Roi leur avait coûté déjà de complicités aimables et de concessions.

Léopold II avait horreur de ceux qu'il appelait les « petites gens ». Et il désignait par là les Belges au cerveau étriqué et à l'horizon borné.

Il détestait par instinct les médiocres et les inutiles.

Un jour qu'on lui présentait un personnage encore jeune et infatué de lui-même, le Roi lui dit :

— Que faites-vous, Monsieur ?

— Sire, répondit-il, je ne fais rien !

— Oh ! que je vous plains, Monsieur : cela doit bien vous fatiguer...

Le Roi aimait l'ironie. Il en usait à plaisir au cours de ses réceptions et de ses visites.

A l'ouverture d'un salon triennal, il avisa un peintre qui s'était permis de venir en culotte courte, dans un costume débraillé.

Le Roi se visse le monocle dans l'œil, le regarde, et laisse tomber ces mots :

— Vous êtes cycliste, Monsieur ?

— Non, Sire, je suis peintre...

— C'est bien dommage... C'est un si joli métier !

Le Souverain avait la répartie facile et parfois cruelle. A une réception, à la Cour, un vieux sénateur, auprès de qui le Roi vantait les richesses et l'avenir du Congo, lui dit :

— Oui, Sire, mais il est malheureux qu'on n'envoie là-bas que des papiers percés ou des chercheurs d'aventures.

Le Roi le devisage et, avec un fin sourire :

— Cela va cesser, Monsieur le sénateur : on vient de m'annoncer,

en effet, que vos deux fils se préparaient à partir pour la colonie. Le vieux sénateur n'insista pas.

On s'est demandé souvent, si Léopold II, qui était un homme d'esprit, était aussi un homme de cœur. Personne, c'est entendu, ne savait déployer autant que lui, lorsqu'il était résolu à conquérir un hôte, tous les charmes de la séduction. Mais il ne se liait guère. Il demeurait souvent impénétrable. Il était impérieux à ses heures, et parfois altier. Il savait faire observer les distances. Comme la raison d'Etat, chez lui, guidait seule la raison, il s'était résigné de bonne heure à ne pas être aimé.

Il prouva cependant, en des circonstances solennelles de sa vie, qu'il n'échappait pas, autant qu'on a pu le croire à l'emprise du sentiment.

Quand, en 1889, il fut obligé d'accepter la démission de Beernaert, avec lequel il avait fait de grandes choses, et à qui il avait tenu à écrire peu auparavant : « Si le Congo existe, c'est grâce à vous », il se sentit envahi par l'émotion, et, bien qu'il présidât le conseil des ministres, il ne put réprimer ses sanglots.

On sait, d'autre part, combien profonde fut la plaie que fit en son cœur paternel la mort prématurée de son fils unique, le comte de Hainaut.

L'enfant mourut à Laeken.

Quand, après l'absoute, dit le comte de Lichtervelde, on descendit le cercueil jusqu'au caveau, le Roi, incapable de se maîtriser plus longtemps, tomba à genoux. Il se voila le visage de ses deux mains, et, devant l'assistance officielle, penché sur le coffre de bois aux vis argentées, il pleura comme un pauvre homme, en déposant près des restes du petit Prince, en guise de suprême adieu des fleurs cueillies par sa mère et par ses sœurs.

Après cette perte cruelle, qu'il ne cessa d'appeler « le désastre », il reporta sa sollicitude et son affection sur son neveu, Beaudouin, qui devait être son héritier, et dont les qualités solides lui donnaient les plus vives espérances.

Le prince Baudouin mourut à son tour au printemps de la vie. Le cœur du Roi en demeura définitivement ulcéré. A ces deux blessures s'ajoutèrent celles que lui firent les destinées lamentables ou douloureuses de deux de ses filles. Puis vinrent les conflits que firent surgir entre le souverain et la nation les problèmes d'ordre militaire et l'œuvre expansionniste. Enfin, il sentit se dresser en face de lui l'injustice du peuple. Il n'avait jamais recherché la popularité. Il dit un jour à Schollaert :

« La popularité ! La popularité ! Je l'ai eue, elle m'a quitté : c'est le flux et le reflux. Elle est faite de mousse légère : ce n'est même pas de l'écume... Il n'en reste rien... rien... »

Mais cependant, lorsque la médisance et l'ingratitude, qui devaient aboyer jusqu'au tour de son cerceuil, allèrent jusqu'à bayer sur ses intentions les plus pures, lorsqu'on reprocha la cupidité à ses gestes les plus désintéressés, lorsqu'on jeta sur sa famille la boue de pamphlets injurieux lorsqu'on n'hésita pas dans les milieux hostiles à la monarchie à faire crédit à un Morel, que son pays couvrit de mépris pendant la guerre, et à un Cassement, qui fut pendu haut et court pour trahison, l'âme hautaine et fière du Roi se rembrunit. Il n'attendit plus la justice que de la mort.

« L'Histoire seule, dit-il, me jugera. »

C'est là ce qui justifie le désenchantement du crépuscule de sa vie. On retrouve tout le reflet de la mélancolie du vieillard désabusé, dans les courtes lignes de son testament, écrites deux ans avant sa mort.

On y lisait :

« Je veux être enterré de grand matin, sans aucune pompe. A part mon neveu Albert et ma maison, je défends qu'on suive ma dépouille. »

C'est tout cela aussi qui explique la grande indépendance des dernières années de l'existence du Souverain. Il se déplaçait sans cesse et il voyageait ; il s'accorda des libertés inattendues et quelque licence.

On ne peut que regretter, car il faut demeurer objectif, l'ombre qui est venue ainsi obscurcir un côté de la vie lumineuse du grand Roi. Trop souvent, cependant, on n'en a parlé qu'en termes

acrimonieux et excessifs. Que n'a-t-on, alors que tant de qualités et de mérites venaient racheter les défaillances de l'homme, imité le geste des fils de Noé, qui cachaient sous leur manteau l'ivresse passagère de leur père? Un prélat de marque disait :

« Je ne cherche pas les taches lorsque je contemple le soleil. »

En voyant, d'ailleurs, ce roi prodigieux s'humilier devant la mort, n'avons-nous pas le devoir de nous dire, qu'il n'y a plus de place pour les récriminations des hommes là où vient de passer le pardon de Dieu?...

Il reposait là-bas dans le petit pavillon des palmiers du vaste domaine de Laeken, tout près des amoncellements de fleurs riants, qui, à ses heures d'amertume, l'avaient si souvent, consolé de l'ingratitude trop noire des hommes. Il y avait passé ses derniers mois, presque seul, ne disposant là que de deux chambres, avec ses tristes pensées, ses desseins immenses, et, en dépit de ses déceptions, son amour toujours ardent pour la patrie.

Son état de santé s'était subitement aggravé. Aussitôt l'anguste malade avait réclamé les derniers sacrements. Il ne voulut pour l'assister que le modeste curé-doyen de sa paroisse de banlieue. Celui-ci lui avait demandé de faire le sacrifice de sa vie. Le Roi répondit :

— C'est bien dur ce que vous me demandez-là; mais Dieu est le souverain Maître: qu'il soit fait selon son bon plaisir!

Il accomplit ses devoirs religieux, puis, rasséréiné, il dit à son entourage :

— Maintenant, tout est en règle.

Un jour, il avait fait promettre à Schollaert, alors chef du gouvernement, de le prévenir si son état, qu'on lui cachait sans doute, faisait présager sa mort. Après qu'il eut reçu le Prince, son successeur, il vit entrer Schollaert. Il lui dit aussitôt.

— Vous venez accomplir votre promesse. C'est bien, je vous remercie.

Et il lui parla longuement des affaires de l'Etat.

Il craignait les menaces allemandes au Congo, dans la région du Kivu. Cette pensée le hantait. Il supplia Schollaert de résister, et il lui dit avec énergie :

— Si vous cédez, votre vieux Roi se lèvera de sa tombe pour vous le reprocher.

On fut obligé de l'opérer. Il se montra stoïque. Il dit au professeur Depage :

— Je suis prêt, mais à mon réveil, je désire me retrouver sur ce canapé, car j'ai du travail à terminer.

J'ai dit déjà l'ultime consolation que lui réserva son réveil lorsque le moribond put apposer sa dernière signature sur la loi, qui consacrait, avec le service personnel, l'œuvre patiente de toute une vie.

Le 17 décembre 1909, jour anniversaire de son avènement au trône, à l'âge de soixante-quatorze ans, Léopold II mourut.

Un poète passa, tandis qu'on le descendait dans sa crypte, et il chanta :

*Rigide, il resplendit d'un farouche prestige,
Sous sa barbe de neige et son front de géant,
On dirait un sommet entouré de néant
Où nul n'ose aborder, de crainte du vertige.*

Et voici que de sa tombe je le vois qui se lève et grandit dans le cercle d'or de la majesté et de la gloire. Et je le contemple, avec émotion et gratitude, prenant place au centre du lumineux triptyque de nos rois. Ce triptyque, regardez-le, Mesdames, Messieurs, il est l'honneur de notre histoire.

Sur le premier volet, voyez se dresser la silhouette grave et sereine du premier de nos souverains. C'est le mentor de la Nation, Léopold le Sage, sans lequel notre indépendance se fût peut-être effondrée dans la fragilité de nos dissensions politiques et de nos faiblesses.

Sur le second volet, voyez se lever la haute et vigoureuse stature du dernier de nos rois. Il a devant lui l'Yser. Il arrête l'envahisseur. Il lui dit : « Avant d'aller plus loin, vous me passerez sur le corps. » Et pour son peuple qui l'écoute, pour ses soldats qui le suivent, pour l'univers qui l'admire, il apparaît, le front nimbé de la double auréole de l'honneur et de la bravoure. L'histoire l'appellera « l'intrépide ». Il est entré vivant dans l'immortalité.

Et voyez enfin, entre ces deux rois, qui furent pour le pays

deux immenses bienfaits, sur le panneau du centre, la figure noble, rayonnante d'autorité et de génie de l'Imperator. C'est le petit-fils de Charles-Quint, et l'arrière petit-fils de Charlemagne, à la barbe fleurie. C'est le maître indompté, père de la Patrie, en qui on croit voir un roi des âges de légende, presque un demi-dieu. C'est Léopold II, « le Grand », l'animateur de son pays, dont le geste élargi sème des grains de splendeur sur les champs d'avenir, dont le regard perçant traverse les brumes du continent noir, dont le front large et creusé par quarante-quatre années de pensée et d'effort porte le reflet magnifique d'une âme dévorée d'amour pour son pays et pour son peuple qu'il a voulu chaque jour plus grands, plus forts, plus beaux, plus honorés dans le monde.

Je m'incline ici profondément devant ce triptyque, et devant l'immortel visage qui le domine. Il est le palladium de la patrie. Il porte un nom qui n'est pas un vain mot, mais dont nos rois ont su faire une réalité vivante. Il s'appelle l'institution monarchique. C'est de celle-ci que jaillissent pour une nation — surtout lorsque, comme la nôtre, elle est jeune encore, quoique presque centenaire, et petite par le territoire, malgré la grandeur de ses rêves d'expansion et de progrès — les bienfaits souverains de la permanence, de l'impartialité, de la prudence, de la hauteur de vue, de prestige, qui, tous, dominent les passions et la médiocrité de la foule. C'est elle qui confond le patriotisme des rois avec l'intérêt le plus éminent de la nation.

Lorsque le sceptre de la monarchie est tenu par des mains viriles et sages, telles que celles de nos rois, il est plus qu'un symbole. Il est le signe de ralliement de la Patrie. Il groupe tous ses enfants autour de celui qui veut son pays plus solide dans ses assises, plus puissant et plus riche, plus grand dans l'admiration des hommes. Le roi devient alors le père de ses sujets. Il est la couronne de la patrie. Il demeure la garantie suprême de la grandeur et de la pérennité de la nation.

Si quelquefois l'idée monarchique a justifié les actes du prince, ce sont, surtout en ces temps de démocratie, de souveraineté du peuple et de républiques couronnées, les actes du prince qui justifient la monarchie. Jamais un roi n'a mieux que Léopold II, justifié l'institution qu'il incarnait. Il l'a justifiée par son génie, par son action patriotique, par son ardent amour pour son peuple. Il l'a justifiée par son rôle de vigie aux postes avancés de tous les périls nationaux. Il l'a justifiée par le don d'un merveilleux empire.

Inclinons-nous, Mesdames, Messieurs, avec respect, avec reconnaissance, avec admiration, devant ce bienfaiteur de la patrie belge, qui déjà monte, monte, en grandissant, dans l'apothéose de l'histoire. Saluons sa grande ombre qui passe. Il est plus grand que nous.

PAUL SEGERS,
Ministre d'Etat, Sénateur

Introduction à l'étude du fascisme⁽¹⁾

Pour étudier avec fruit le fascisme, on doit se rendre bien compte de trois faits :

1. Le fascisme restaure les principes sociaux et politiques qui régissaient le monde civilisé avant le triomphe de l'individualisme, issu de la Renaissance.

2. Ces principes qui peuvent être appliqués universellement, reçoivent des modalités différentes suivant les circonstances dans lesquelles on les applique. Ils ne déterminent donc pas la forme de gouvernement la plus opportune.

(1) Notre collaborateur et ami M. H. de Vries de Heekelingen, président du Centre international d'études sur le Fascisme (dont le comité de 20 membres comprend deux Belges, M. J. Renkin, ministre d'Etat et le baron Rolin-Jaquemyns, ancien ministre de l'Intérieur) fondé récemment à Lausanne (avenue de l'Eglantine, 9) nous envoie les bonnes feuilles d'un *Annuaire* 1928, n° 1, qui paraît précédé de cette introduction. Nous reviendrons sur cette importante contribution à l'étude du fascisme dans un de nos prochains numéros.

3. L'application de ces principes en Italie n'a pas été rendue possible par une action parlementaire, mais grâce à une révolution. Il est donc nécessaire de distinguer les événements qui se sont produits accidentellement de ceux qui ont été une conséquence logique du système fasciste.

I. — Les principes.

Dès qu'on saisit pleinement la portée du fascisme, on y découvre un effort très sérieux pour appliquer à la Nation-Etat moderne les principes fondamentaux de politique acceptés presque universellement jusqu'à l'époque de la Renaissance.

A la base de ces principes se trouvent deux vérités essentielles qu'il ne faut jamais perdre de vue :

Premièrement : l'homme est par nature un animal social. C'est donc la notion de la solidarité, de la nécessité impérieuse d'une incorporation à laquelle doivent se plier les individus. Cette incorporation est impossible sans l'existence d'une autorité et sans l'imposition d'une discipline, l'une et l'autre inséparables de l'idée même de toute société.

Deuxièmement : les actes humains sont soumis aux lois de la nature, aux lois de l'esprit et, en dernière analyse, à la volonté de Dieu. Le bien et le mal ne se mesurent donc pas aux inclinations, souvent aveugles et pernicieuses, des individus. Le bien et le mal ont, par conséquent, une portée objective supérieure aux individus.

Le grand assaut contre ces deux principes commença avec la Renaissance. Son humanisme prenait successivement deux formes : l'humanisme chrétien et l'humanisme païen. Malheureusement, ce ne fut que le dernier qui subsista et qui, avec la déification de l'homme, devint la cause initiale de tous les ravages exercés dans les consciences pendant les siècles suivants. L'homme, l'individu devint le centre du nouvel univers. La réforme lui reconnaissait une inspiration divine individuelle. La révolution française proclamait l'égalité de tous les individus, abolissait les corporations et interdisait même toute nouvelle forme d'organisation. Elle méconnaissait complètement la nécessité de l'existence d'organisations intermédiaires entre l'Etat et l'individu et arrivait à une pulvérisation complète de la société. Toute l'organisation sociale n'avait plus que l'importance d'un « contrat » libre, par lequel l'individu sacrifiait, en raison de certains avantages, une partie de son indépendance et de sa liberté native.

C'est de cette conception que naquit la pratique d'un gouvernement représentatif basé sur un système de suffrage individuel. Ce système permit aux hommes de faire usage de leur « droit naturel » à la liberté absolue de disposer de leurs destinées comme ils l'entendaient.

Selon ce principe, chaque individu, ou chaque classe d'individus, avait le droit de déterminer ce qui est bien et ce qui est mal pour lui-même, uniquement par rapport avec ce qu'il considérait comme le meilleur moyen de réaliser ses aspirations. Il s'ensuivait logiquement que l'on en vint à considérer de plus en plus le bien et le mal comme purement relatifs au sujet individuel.

La révolution française, l'industrialisation de la production, le libéralisme doctrinaire et le socialisme, tout autant que les formes parlementaires modernes de gouvernement, sont donc les résultats directs de cette philosophie moderne, issue de l'humanisme, que le fascisme rejette dans son ensemble. Le fascisme la rend responsable à la fois du gouvernement de classe de l'ancien régime et de la menace actuelle de dictature du prolétariat. Celle-ci n'est que la conséquence logique de celui-là, car la signification de ces formes de dictature de classe est la même. C'est le triomphe d'une classe d'individus au cours de la lutte entre les

intérêts individuels des classes. Et cette lutte est inévitable aussi longtemps que l'on considère l'individu comme le centre de l'univers politique, et qu'on lui confère le droit de trouver, dans des tendances individuelles, la mesure du bien et du mal.

Le fascisme estime que toute cette philosophie politique moderne est basée sur des principes foncièrement faux et qu'elle doit infailliblement aboutir à la ruine définitive de toute civilisation.

Pour comprendre le fascisme, il importe donc avant tout de se rendre compte que celui-ci déclare se baser sur des principes autrement « éternels » que ceux de 1789 et qu'il veut clore l'époque de l'individualisme.

2. — Modalités dans l'application.

Cette philosophie politique du fascisme ne prendra pas nécessairement les formes que les circonstances lui ont imposées en Italie. Ces formes sont commandées par des contingences de lieu et de temps, de caractère national et de tradition. Le fascisme proclame nettement qu'il n'existe en réalité aucune forme de gouvernement qui puisse être considérée comme un modèle applicable en toutes circonstances. Une partie de l'art de gouverner consiste précisément à découvrir la forme la mieux appropriée à la situation particulière de chaque pays. Il est même peu probable que ce qui est bon dans un pays convienne parfaitement à un autre. Le but général de tous les gouvernements est le même, les moyens peuvent varier à l'infini.

Cette distinction est indispensable. Sans elle, on tombe dans l'erreur d'un très grand nombre de personnes qui prétendent que le fascisme ne les intéresse pas parce qu'un dictateur ne convient pas à leur pays.

La forme italienne du fascisme convient à l'Italie. On y trouve la « Société-Etat » identifiée avec la Nation, les procédés dictatoriaux d'un homme, rendus nécessaires par une désorganisation scandaleuse et mortelle, le maintien d'une dynastie qui incorpore de glorieux souvenirs, la reconnaissance officielle et efficace de l'Eglise catholique. Tout cela est italien, mais tout cela n'est pas l'essence du fascisme. Celle-ci se trouve dans une doctrine politique, basée sur la nature fondamentale de l'homme et de la société, indépendante de toutes les modalités accidentelles que la situation actuelle de l'Italie rend indispensables.

L'expérience italienne mérite cependant une attention particulière. En effet, elle est la seule qui en ce moment ait été réalisée. Et nous croyons bien que même ses formes italiennes contiennent des leçons profitables, qui doivent hautement intéresser les sociologues et les hommes politiques de tous les pays.

3. — La révolution fasciste.

Il ne faut jamais perdre de vue que le fascisme s'installe en Italie à la suite d'une révolution violente, provoquée par la menace communiste. Pendant quelque temps le pays fut virtuellement en état de guerre civile. Les actes de violence étaient fréquents. Il y eut des effusions de sang; il y eut des représailles; il y eut même quelques fois des crises d'intolérance grave; il y eut et il subsiste encore certaines mesures de force entravant la liberté individuelle et qu'en temps normal le fascisme serait le premier à abolir. Enfin il y a la dictature virtuelle d'un homme.

Il ne faut cependant jamais oublier que toutes ces choses n'ont été ou ne sont que les conséquences inévitables des changements violents, de la révolution. Ils n'ont aucun rapport avec le fascisme lui-même, ni avec les principes sur lesquels il repose.

La révolution fasciste a amené un aussi grand changement dans la vie politique, économique et sociale de l'Italie que la révolution de 1789 en France et celle de 1917 en Russie. Ce qui

est vraiment surprenant dans la révolution fasciste, c'est la perte relativement modeste de vies et de libertés qu'elle a entraînée. Les violences et les illégalités commises en Italie sont insignifiantes si on les compare à celles qui ont été commises par d'autres révolutions ou d'autres guerres civiles. En même temps, contrairement à ce qui se passe en cas de changement violent, non seulement la vie économique n'a pas souffert, mais elle a été améliorée d'une façon évidente. Ce sont là des avantages considérables qui méritent notre attention. Trop souvent, on les perd de vue ou l'on oublie qu'ils sont en grande partie dus à Mussolini lui-même. On peut dire en effet que son influence et sa modération ont sauvé la situation. Sa dictature temporaire peut, par conséquent, être un véritable bienfait tant que le nou-

vel ordre politique, qui a supplanté la vieille conception libérale de l'Etat, ne sera pas suffisamment affermi, au point qu'il apparaisse à tous, donc aussi aux adversaires du régime, comme la constitution définitive de l'Italie.

Il n'y a donc aucune raison pour que le fascisme ne s'établisse pas pacifiquement et légalement dans d'autres pays. C'est faire preuve d'ignorance ou de mauvaise foi que d'identifier le fascisme avec les méthodes de violence et de dictature.

H. DE VRIES DE HEKELINGEN.

Ancien professeur à l'Université de Nimègue,
Président du Centre international d'études
sur le Fascisme (Cinef) à Lausanne.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'inauguration de la Bibliothèque de Louvain.

C'est dans une atmosphère de joyeuse sérénité et avec une splendeur, que n'ont pu obscurcir les pitoyables protestations de la terre et du ciel, que se sont déroulées les cérémonies de l'inauguration de la Bibliothèque universitaire.

C'était la fête de la résurrection de l'*Alma mater* qui renaquit de ses cendres plus glorieuse et plus belle.

C'était la fête de l'allégresse reconnaissante éclatant sur tous les rythmes à l'égard de ce cortège de nations, la France en tête avec l'Amérique, qui se firent honneur de voler au secours de l'Université martyre.

C'était la fête de l'universelle concorde, un instant troublée entre amis de Louvain par un chétif incident démesurément grandi de part et d'autre, et noblement rétablie.

Nous en avons formé le souhait ailleurs, exprimant l'espoir certain qu'une voix auguste s'élèverait dominant les querelles planant à cette hauteur où toutes les bonnes volontés se rencontrent. Nous n'avons pas été déçus. Le cardinal Van Roey, pour nous avoir habitués, déjà, à sa paternelle sagesse ne nous parut jamais aussi heureusement inspiré. Le message de paix était sur ses lèvres parce que la paix habite son cœur. « Tandis que j'accomplissais tantôt la bénédiction rituelle de ce monument, la liturgie, par deux fois, me mit sur les lèvres cette parole: *Pax huic domui. Paix à cette maison* » Ministre du Christ dont je viens d'attacher la sublime image aux murs de ce noble édifice, parlant au nom d'une institution dont le but essentiel est le culte serein de la science, je me refuse à prononcer aujourd'hui une autre parole. Paix à cette maison. »

C'était la fête du patriotisme le plus pur, le plus noble, célébrée en la présence de l'héritier présomptif du trône et de la duchesse de Brabant, par l'enthousiasme des étudiants et par l'éloquence la plus sincère. Aussi étrangers à la jactance des patriotes qu'à la couardise des épongiés, avec quels accents de superbe indignation le Cardinal, à la place du Peuple, le Recteur magnifique et plus magnifique que jamais, à la salle du banquet, ont flétri et stigmatisé l'horrible forfait teutonique, le crime inexpiable, inspiré par la rage luthérienne pour éteindre le foyer de la science catholique.

Non, mille fois non, l'éminent Recteur n'a rien oublié. Il est de ceux qui pardonnent, sans doute, parce qu'ils sont magnanimes, mais qui n'effacent pas des divines tablettes de la conscience dont parlait Poincaré, le crime de ceux qui dans leur rage satanique voulurent assassiner la science.

« Le crime, s'écriait-il, rappelé partout à Louvain, non seulement aux Halles où il fut commis et sur chacun des livres qui

ont remplacé les livres brûlés, le crime, dis-je, n'est pas oublié; il ne peut l'être jamais, à cause des leçons qu'il comporte; il ne peut pas l'être surtout aussi longtemps qu'il n'est pas confessé, et il faut dominer ses nerfs pour éviter que les retards de l'aveu ne nous arrachent le geste incongru qui compro nettrait à la fois la dignité de l'attitude présente et les intérêts supérieurs de l'avenir. »

Voilà de fortes paroles qui dissiperont de gros malentendus chez ceux qu'avaient pu troubler de vaines déclamations. Elles justifieront la confiance du Cardinal dans l'accomplissement du devoir patriotique, qui s'impose à l'Université.

Avec tout le prestige qui s'attache à l'intervention de celui que l'on peut appeler le grand maître de l'Université catholique, il s'autorisait ainsi du passé pour garantir l'avenir.

« Elle (l'*Alma mater*) aura à cœur, tout particulièrement, de rester fidèle à sa mission patriotique.

« Au cours de sa glorieuse existence, cinq fois séculaire, l'histoire proclame qu'elle n'y a jamais failli. Toujours la Patrie belge a trouvé au sein de l'*Alma mater* ses enfants les plus dévoués, ses serviteurs les plus éclairés, et, dans les heures les plus graves, les plus éprouvés défenseurs. Pendant les interminables années de la guerre, l'Université a fait plus que son devoir; elle est restée assise, muette et stoïque, sur les cendres de son foyer détruit, pendant que ses fils, par centaines, versaient leur sang généreux sur les champs de bataille. Et, quand la paix fut revenue, immédiatement elle s'est redressée, malgré ses blessures, a rappelé ses enfants qui sont accourus plus nombreux que jamais, et repris sa grande tâche interrompue. Oublierait-elle tout cela? Abdiquerait-elle sa fidélité aux grandes causes qu'elle a servies jusqu'ici? Personne n'a le droit de lui faire l'injure de le penser.

« Elle s'attachera à servir la Patrie bien-aimée, comme une institution scientifique doit la servir, par le culte serein et désintéressé de la science et de la vérité. »

On ne pouvait vraiment mieux fermer la bouche aux sycophantes du nationalisme de parade et d'exploitation mercantile.

La journée du 4 juillet, que nous appelons de tous nos vœux comme l'arc-en-ciel de la pacification des esprits, c'était encore la fête qui consacrait une fois de plus, avec quel éclat, l'union, l'alliance immortelle de la foi et de la science. Au sein d'une radieuse liturgie qui se déroulait avec une pompe extraordinaire par les rites sacrés et la plus mélodieuse psalmodie, ah! le beau geste du Primat, officiant, entouré des Evêques, installant, intronisant dans le temple de la science, le Crucifix le plus savant, le plus sublime des livres, celui qui est l'alpha et l'oméga, celui qui donne la plus haute révélation de Dieu et de l'homme!

Comme elle est fière l'Eglise, d'autre part, d'ouvrir à la recherche scientifique un magnifique laboratoire de la pensée! Largement accueillante, elle sollicite elle-même l'effort intellectuel, persuadée qu'entre la science et la foi, les deux rayons émanés du même foyer, il ne peut s'élever de contradiction.

La journée du 4 juillet fut, enfin, le triomphe de l'art architectural. Il n'y eut qu'une voix pour se récrier d'admiration devant ce somptueux et grandiose édifice, ce parthénon resplendissant sous la magique clarté du soleil de juillet. Assurément, l'œuvre de Whitney-Warren — dont l'absence fut la seule ombre pénible au tableau — sera l'orgueil de la cité louvaniste, un des plus précieux joyaux de notre écrin artistique, comme le disait Mgr Ladeuze.

Se développant sur un espace de 73 mètres au fond de la Place du Peuple, l'aspect du monument, dont la façade est richement historiée, unit la grâce à la majesté. Lignes harmonieuses et vastes proportions en font à la lettre ce que Léon Gillet appelle, dans la *Revue des Deux Mondes*, la « cathédrale de l'intelligence ». Jamais on ne saura assez gré à l'éminent artiste, au lieu d'être allé chercher ses inspirations dans la Renaissance classique, d'avoir voulu faire jaillir de notre sol un édifice vraiment national. Sa pensée s'est fixée sur notre Renaissance flamande parvenue à ce moment idéal où notre gothique brabanton s'italianise en quelque sorte, s'éclaire, comme d'un sourire, se pare comme d'un rayon de grâce, de la volute, de la coquille, de la niche, de l'accolade, de toute une ornementation capricieuse.

Le péristyle de la galerie du rez-de-chaussée est un promenoir à souhait pour les péripatéticiens louvanistes. Il donne accès à de grandes salles de travail. Le pignon central appelle tout de suite le regard avec sa baie profonde où trône la Vierge de Daemt, étrange Vierge en Bellone, casquée et cuirassée, peut-être la Judith triomphante du dragon infernal, entre les deux niches de saint Michel et de saint Georges. De ce large pignon se détachent trois fenêtres-balcons surmontées des bustes du roi Albert, de la reine Elisabeth, du cardinal Mercier ; il est surmonté d'un bas-relief vengeur qui évoque l'horrible incendie de la nuit du 25 au 26 août 1914, où s'affaissa le séculaire édifice des Halles dans un gouffre embrasé avec la bibliothèque et tous ses trésors.

Aux deux extrémités de la façade, les jolis pignons à gradins, style barocco flamand, à chaque degré desquels s'échelonnent les emblèmes héraldiques des Alliés, lion de Flandre, licorne anglaise, coq des Gaules, aigle romaine, ours de Russie, guivre du Japon.

Au-dessus de ce monument, pour lui donner l'envol prestigieux, le lyrisme de Whitney Warren a jeté, à 90 mètres de hauteur, une tour, un campanile avec sa lanterne, une flèche, fusant en plein ciel et dominant les alentours. La tour attend encore une parure délicate sculptée dans la pierre et cet achèvement en fera une pure merveille. Dans la chambre des cloches, cage aérienne, les ingénieurs américains ont suspendu, en mémoire de leurs collègues tués à l'ennemi, un carillon de 48 cloches, qui semera sur la ville ses notes argentines, qui pour son premier chant, nous a réjouis par notre hymne national et l'hymne américain.

Un charme exquis, ce sont toutes ces pierres parlantes, tant au dedans qu'au dehors, qui portent les noms des donateurs, individuels ou collectifs et qui, ainsi couvert de signatures, apparaît comme le livre d'or de la reconnaissance.

Pour être une splendide façade, la bibliothèque n'en est pas moins par son dispositif et ses aménagements une œuvre de haute utilité, répondant à toutes les exigences scientifiques et administratives. Un seul détail en donnera une juste idée : le dépôt principal de livres, le magasin, formé de sept étages de *stoks*, rayons en tôle émaillée fabriqués en Amérique, peut loger un million et demi de volumes.

Le Cardinal Van Roey et Mgr Ladeuze ont rendu un juste hommage au génial artiste, qu'on ne paye pas avec un peu d'or, dont notre reconnaissance restera débitrice.

La journée du 4 juillet a mis le sceau à l'amitié de la Belgique et de l'Amérique, de la Belgique et de la France, comme se sont plu à la célébrer, chacun avec son accent propre, tous avec la plus sincère cordialité, les orateurs américains, MM. Gibson, ambassadeur; Graves, président de l'Université des Etats libres de New-York, représentant M. Murray Butler, et M. Adams, président du Comité des ingénieurs américains, et les deux orateurs français, MM. Rebelliau et Georges Goyau auxquels tous le Cardinal fit gracieusement écho.

Il nous est particulièrement agréable de constater que la journée du 4 juillet, ordonnée avec goût, couronnée par le plus beau succès, tourna, grâce au filial enthousiasme des jeunes, à l'hon-

neur de celui qui, entouré des sympathies unanimes du corps académique et des étudiants, aura trouvé dans ces éclatantes manifestations un surcroît de légitime popularité.

J. SCHYGENS.

BELGIQUE

L'Histoire de Belgique du comte A. de Meeüs

Dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, M. F. van Kalken, professeur à l'Université de Bruxelles, écrit à propos de l'Histoire de Belgique du comte de Meeüs :

Je viens de lire l'*Histoire de Belgique* de M. de Meeüs. J'aurais voulu pouvoir en dire énormément de bien. Or, l'attitude la plus sympathique à l'auteur que je puisse prendre est de dire que je ne relirai jamais son essai. J'ai prié mon jeune et estimé confrère M. Henri Laurent de montrer, aux lecteurs de la *Revue*, en quelques pages fouillées, les innombrables erreurs dans lesquelles verse notre candidat historien. Je me bornerai, moi, à indiquer quels sont, à mon sens, les lourds inconvénients qui s'attachent à la méthode de M. de Meeüs, aujourd'hui, hélas! un peu trop à la mode.

Ma première critique porte sur le caractère tendancieux de l'œuvre. La religion de M. de Meeüs est dualiste : tout ce qui vient du Prince est d'essence divine ; tout ce qui vient du Peuple est du démon ! Il a en telle horreur la formation démocratique de nos villes et la genèse de notre esprit constitutionnel au quatorzième siècle qu'il organise, autour de ces manifestations si spécifiquement nôtres de l'esprit public de jadis, la conspiration du silence. Aussi, quel châtement inattendu attend notre auteur pour ce péché d'omission. Déjà un journal allemand, s'appuyant sur son œuvre, reprend sa thèse favorite : que les Belges d'autrefois ne furent jamais qu'un magma décoloré, pétri à loisir par les empereurs romains germaniques ou par les descendants de Hugues Capet (1).

Donc, voici notre peuple marqué à l'épaule. Oncques ne fut autre chose qu'un frivole assemblage de brouillons, de bavards, de mutins, bref — pour tout dire — de républicains fêrus de droits et de privilèges. Si M. de Meeüs connaissait le cardinal de La Cueva, il ferait volontiers sienne sa phrase autoritaire : « Les privilèges sont amusements de peuples idiots. »

Pour leur malheur, ces Belges n'ont jamais rencontré sur leur chemin le Maître. Il y eut Charles le Téméraire, mais il mourut trop tôt pour les imprégner des bienfaits de la manière forte. Charles-Quint fut un monarque mou, incapable de comprendre les signes annonciateurs du soviétisme : « l'anarchie spontanée » des Creessers, les folies anabaptistes. En revanche, nous commîmes Philippe II, sauvegarde par excellence de l'ordre public en face des « semeurs de troubles ». M. de Meeüs accumule les arguments pour nous dénoncer les turpitudes de nos pères à l'égard de Philippe, le « plus tolérant des Espagnols ». Ils le privent de ses soldats, ils lui refusent des subsides ; la noblesse trame des machinations diaboliques en vue de fonder une « république aristocratique ».

Quant aux mesures royales, elles trouvent toutes leur justification dans le jeu des circonstances : la *Consulta* est une « précaution élémentaire », les placards — d'ailleurs seulement « à moitié appliqués » — doivent préserver les citoyens sincères des horreurs de la guerre civile. Au lieu de s'en plaindre, nos aïeux auraient dû obéir (Robespierre raisonnait-il autrement lors de la Grande Terreur de Prairial?)

Venons-en au duc d'Albe : c'est un percepteur d'impôts zélé et pressé, rien de plus. La « Terreur espagnole » s'explique tout naturellement par le fait que Philippe II n'a pas le temps d'attendre. Mais notre bourgeoisie n'y comprend goutte : elle « fait le jeu de l'anarchie », elle se laisse entraîner par « les métiers, c'est-à-dire les « syndicats », dans un mouvement de grève générale. Et, au moment où tout va s'arranger, un « ramassis de pro-

(1) Cf. *Hamburger Nachrichten*, 17 avril 1928.

testants et de hors la loi », vrais brigands, écumiers de la misère publique, ont l'abominable audace de prendre La Brielle. De tout quoi il résulte que la Terreur espagnole ne fut jamais qu'une fiction.

Suivrai-je M. de Meeüs de période en période? Bondirai-je avec lui de paradoxe en apothegme? Dirai-je comment ce fut à cause de nous, à cause de notre stupide attachement aux « libertés et privilèges » que l'Espagne du XVII^e siècle sombra dans la décadence? Et raconterai-je enfin comment l'auteur change le fusil d'épaule chaque fois qu'il doit adapter nos annales au déroulement rigoureux de sa pensée? Car, s'il l'ont Charles le Téméraire d'avoir mené nos pères « au fouet et au baston » (1), il voit, au contraire, en Joseph II, prince à poigne mais compromettant à cause de son « amour des lumières », un Caliban, un « imitateur du caporalisme prussien »!

Je crois en avoir dit assez sur ce point et préfère passer à un autre ordre de critiques : le manque de préparation de l'auteur, l'inaptitude à la tâche proposée, due à l'insuffisance d'esprit critique, à l'incompréhension du sens intrinsèque des mots techniques, de la portée des enchaînements, de la signification relative des valeurs.

Cette faiblesse apparaît cruellement lorsque notre auteur s'exerce aux jeux de la méthode comparative, méthode dont notre maître Pirenne sait tirer de si frappants effets. Mais alors que, chez ce dernier, l'image jaillit à la manière d'un geyser, révélatrice de nappes souterraines illimitées, due à un lent, à un formidable acquis d'érudition et de technique, chez M. de Meeüs, le trait reste, le plus souvent, pauvre et dépourvu de pertinence.

Je parlais, il y a un instant, d'emploi erroné de termes à signification pourtant consacrée par l'usage. Venons-y. On appelle couramment « régime parlementaire » une forme de vie politique caractérisée par le fait que le sort des ministres y dépend des volontés de la majorité, exprimées au sein du pouvoir législatif. Or, l'auteur applique ce terme à tort et à travers — avec la variante favorite de « gâchis » ou de « dissolvant parlementaire » — à des temps où il n'y avait même pas de ministres! Dans les États Généraux du XVI^e siècle, à l'époque du Taciturne, il découvre non seulement l'expression de la « souveraineté nationale » mais encore « le principe de la responsabilité ministérielle »! Le Conseil d'Etat de 1531 est, pour lui, « une sorte de Chambre des Lords » (p. 58). « Les Puissances européennes s'affrontent, en 1622, notamment, au nom de la liberté des peuples »!

Même étourderie dans les jugements portés sur des ensembles de faits. Parce que le Congrès exclut du trône les Nassau, M. de Meeüs prononce cette phrase énorme : « Il faudra vider jusqu'à la lie la coupe de la révolution! » Et d'une lecture hâtive de l'ouvrage de Corti et Buffin, il emporte la vision d'un Léopold I^{er} tapi au centre d'une toile d'araignée européenne, d'où ce Souverain guette la mouche-Napoléon!

Si M. de Meeüs cherche des succès de librairie du genre de *Mon Curé chez les riches*, je veux bien le proclamer le Clément Vautel de l'histoire de Belgique. Mais s'il veut connaître la seule, la vraie joie de l'historien : celle de posséder dans un tiroir quelques lettres, où des maîtres, des « grognards à trois chevrons », le traitent en pair, il devra faire autre chose que de broser le lion belge à rebrousse-poil et de dire : « Prenez mon ours! »

Le plus fâcheux, dans tout cela, c'est que M. de Meeüs pourrait — s'il le voulait — écrire de bons livres d'histoire. Son style est vif, son sens de la synthèse aigu. Il se rend compte de l'action de la nécessité dans le déroulement des faits. Il possède de l'ingéniosité. Il sait voir les questions de haut, sans esprit de coterie. Plusieurs de ses chapitres sur le XIX^e siècle sont de bonne venue.

Le tout est, pour notre auteur, de comprendre que les annales d'un peuple n'ont pas à servir à l'édification d'une thèse, plus ou moins à la mode; de se rendre compte qu'il est peu vraisemblable que trois générations d'historiens aient pu, avant sa venue, tâtonner dans le vide ou plonger dans l'erreur; de se dire, enfin,

que toute création intellectuelle digne de ce nom demande une soigneuse préparation technique, un travail d'assimilation lent et humble, un grand effort d'érudition.

M. de Meeüs s'est trompé, totalement, intégralement. Mais il est trop intelligent et loyal pour ne pas s'en rendre compte. Il nous doit une revanche. Le jour où il nous la donnera, il trouvera parmi nous bon accueil.

FRANCE

Charles X

D'un important article de M. Paul Bourget, A propos du Charles X de M. Pierre de La Gorce, dans le dernier numéro de la Revue des Deux Mondes, nous détachons ces extraits :

Dès le début de cette étude, un premier fait se dégage : sous des étiquettes politiques, le règne de Charles X fut, dans son fond véritable, une guerre religieuse. Louis XVIII avait rencontré devant lui comme obstacle, le prestige fascinateur de l'épopée napoléonienne. Après dix ans, cette épopée n'est plus qu'un souvenir. Charles X rencontre dressée devant lui une autre force, réapparue avec d'autant plus de vigueur qu'elle vient d'être, un quart de siècle durant, plus dissimulée. Cette suite ininterrompue d'accidents tragiques, la Terreur, les guerres de l'Empire, l'invasion, n'ont pas permis de reconnaître le courant intellectuel qui continuait d'entraîner secrètement les esprits. Ce courant était celui des idées du XVIII^e siècle. Le véritable ennemi du régime n'est plus le « Corse à cheveux plats » que Barbier va maudire. C'est Voltaire dont les réimpressions se multiplient, avec celles de Rousseau, de Diderot, du baron d'Holbach lui-même. En l'année 1825, la librairie a déjà lancé dans le public 2,700,000 volumes de ces écrivains. A quel degré d'ailleurs l'esprit de l'Encyclopédie reste vivant dans la pensée des hommes dont la jeunesse avait traversé la Révolution et la maturité d'Empire, nous en avons le témoignage chez deux de leurs plus brillants représentants, Courier et Stendhal. L'un et l'autre emportés hors de France dans le tourbillon des armées, ils sont demeurés, intimement, profondément des incroyants d'avant 1789, que la même philosophie rationaliste rend étrangers à toute mysticité, et pour qui une religion n'est qu'une association détestable de dupes et de dupés, ceux-ci exploitant ceux-là.

Stendhal et Courier n'étaient des exceptions que par l'audace de leurs attitudes et par leur talent d'écrire. Un scepticisme tout pareil dominait la bourgeoisie, comme le prouve l'immense succès, presque inintelligible pour nous, des chansons de Béranger. L'aristocratie n'en était pas exempte. M. de La Gorce en donne, encore ici, la cause : « Tel grand seigneur, tandis qu'il déplore la *Quotidienne* ou le *Drapeau blanc*, laisse sa pensée flotter au gré de ses souvenirs. Ce qu'il revoit, c'est dans les douces années qui ont précédé 1789, l'Académie de province, où se récitaient des vers impies ou grivois, la loge des Francs-Maçons où l'on démolissait avec une fureur élégante. » Et voici deux détails qui en disent long sur ce voltairianisme d'en haut. Un ministre de la Guerre veut rétablir à Saint-Cyr les pratiques catholiques. Il échoue. Aux Tuileries, si le Roi est empêché d'assister à la messe, les courtisans n'y vont pas. Du moins l'éducation actuelle permet-elle d'augurer un meilleur avenir? Comment l'Université, à laquelle Napoléon a confié le monopole de l'enseignement, ne partagerait-elle pas cette hostilité contre l'Eglise? Son passionné désir de conserver ce monopole l'y contraint et l'appréhension de la seule concurrence qu'elle ait à redouter, celle des collèges ecclésiastiques. D'ailleurs, quelle éducation ses maîtres eux-mêmes ont-ils reçue? Si, en 1825, ils sont âgés, le XVIII^e siècle les a formés. Jeunes, ils ont grandi dans une atmosphère d'indifférence religieuse, et c'est bien celle où ils laissent grandir également leurs élèves, ceux-ci permettant aux internes de lire les journaux impies apportés par les externes, ceux-là passant aux mains des adolescents qui leur sont confiés, un Parny, un Volney, un Béranger, d'autres autorisant que des collégiens mettent aux voix l'existence de Dieu. Les statistiques recueillies par M. de La Gorce révèlent que la proportion des élèves pratiquants est de 7 à 8 pour 100 dans les classes de seconde et de rhétorique. Elle se réduit, au sortir de lycée, à 1 pour 100. Un scan-

(1) Ces mots ne sont pas extraits du livre de M. DE MEEÛS.

dale qui fit du bruit nous en apprend plus que tous les commentaires : trente écoliers allant ensemble à la table sainte et gardant l'hostie pour cacher leurs lettres.

Pourtant la leçon des catastrophes traversées depuis le triomphe des Encyclopédistes n'a pas été entièrement perdue. En face de cette France qui prolonge le XVIII^e siècle dans le XIX^e, une autre est en train de se développer où réapparaît la ferveur sérieuse du temps de Pascal et de Bourdaloue. Chateaubriand, avec son génie de magnifique virtuose littéraire, toujours à la recherche de beaux thèmes sur lesquels orchestrer les symphonies de son éloquence, en avait eu l'intuition quand il composait son *Génie du Christianisme*. Mais la musique de l'enchantement, — comme l'appelaient finement Joubert, — ne répond déjà plus aux exigences de ce renouveau. « Il n'y a rien là pour une âme sérieuse », écrit de ce célèbre livre une grande chrétienne de 1825. C'est qu'il y a, dans ce mouvement de réaction, — au sens physiologique du terme, — une reprise d'abord de la mentalité ancestrale. Les exemples d'héroïsme donnés par les prêtres insermentés sous la Terreur et par leurs fidèles, attestent la permanence d'une vie catholique demeurée intacte aux pires moments. Cette vie catholique, la souffrance l'a rendue plus ardente chez les victimes de la persécution et chez celles que les malheurs publics ont trop cruellement atteintes. Dans l'extrémité du chagrin, il faut choisir entre le désespoir total ou la prière. De là, dès 1801, la naissance d'associations mystiques, dont la plus connue fut fondée par le Père Delpruitt. De très grands hommes en firent partie : Laennec et Cauchy. Elle s'est appelée la *Congrégation*. Dissoute sous l'Empire pour avoir répandu la bulle qui excommuniait Napoléon, elle reparut en 1814, ayant gardé en secret ses règles, ses registres, ses adhérents. À l'époque de la dispersion, ceux-ci n'étaient qu'un nombre de 395. En 1814, ils sont 467. En 1822, ils étaient 1.000. Ils n'ont jamais dépassé de beaucoup douze cents. La comparaison de ce chiffre réel avec celui de 40.000 donné par la presse de gauche, dénonce la perfidie du parti hostile, et la fureur contre ces dévoués qui multiplient les amours d'œuvres : œuvre pour les prisonniers, pour le patronage des libérés, pour les malades des hôpitaux, pour les enfants abandonnés. Les voltairiens leur en voudraient déjà d'associer la foi à la bienfaisance. Ils ne leur pardonnent pas de représenter la doctrine politique et sociale où les a conduits logiquement une réflexion sincère sur la déchristianisation du pays.

Le Trône et l'Autel, — ces deux mots, prononcés tantôt avec une colère indignée, tantôt avec une ironie méprisante, — ont résumé longtemps cette doctrine pour la majorité du public. Encore aujourd'hui, tant sont durables certaines légendes savamment créées et naïvement acceptées, vous rencontrerez de très bons Français pour vous dire, ceux-ci que la monarchie est tombée pour avoir été trop clérical, ceux-là que la religion n'aurait pas été l'objet de tant de haines, si elle ne s'était pas inféodée à la monarchie. Essayons de traduire cette formule : le Trône et l'Autel, et de démêler les raisons profondes qui ont déterminé un Bonald, par exemple, un Balzac, son élève, à considérer la royauté traditionnelle comme la forme de gouvernement la mieux faite pour maintenir les enseignements de l'Église. Ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux beaux génies, si dissemblables par leur type intellectuel, nettement identiques dans leurs affirmations, il ne s'agit de subordonner la force religieuse à l'intérêt politique. Mais l'un et l'autre, — je les ai choisis à dessein comme appartenant à deux générations, celle qui a vu de ses yeux la Terreur et celle qui ne l'a connue que par les récits des aînés, — l'un et l'autre, donc, ont également considéré la Révolution comme une tragédie expérimentale des utopies de 89, si généreuses en apparence. Sainte-Beuve, avec son habituelle perspicacité, a rapproché Le Play de Bonald. Bonald et Balzac, en effet, auraient contresigné, et l'on peut dire, ont contresigné par avance, dans toute leur œuvre, la thèse de Le Play, à savoir que l'enseignement de l'histoire nous montre le Décalogue comme résumant toutes les conditions de la santé sociale des peuples. Taine, en dépit de sa persistante illusion scientiste, a reconnu que le Christianisme, qui n'est que le Décalogue mis en action, représente le plus efficace, l'unique instrument de cette santé. Il n'est pas allé jusqu'au bout de cette constatation. Le Play, lui, a conclu que cette reconnaissance *a priori* par Moïse des lois éternelles des sociétés suppose une révélation et que ce code est obligatoire autant que certain. C'est la phrase de Pascal : « Les hommes doi-

vent à Dieu de recevoir la religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne pas les induire en erreur. »

Que la lutte contre cette idéologie fût nécessaire et qu'elle dût apparaître telle à tous ceux qui avaient dégagé, par raisonnement ou par instinct, la leçon de 89, nous nous en rendons mieux compte aujourd'hui que nous voyons la menace suspendue sur toute la civilisation par les héritiers des humanitaires et des réformateurs d'alors. « Le communisme, cette logique vivante de la démocratie », écrivait Balzac au lendemain des « trois glorieuses » qu'il conviendrait d'appeler les « trois aberrantes... » Mais n'y avait-il pas une aberration d'un autre ordre dans cette guerre déclarée à une réalité irréparable? Les nations peuvent-elles se refaire des organes de santé, après certaines crises et quand elles ont un certain âge? C'est le mot de Talleyrand : « La vie se passe à dire : plus tard, et à s'entendre dire : trop tard. » En fermant le livre de M. de La Gorce, c'est la question qui se pose. N'était-il pas déjà trop tard dans les quinze années où les Bourbons régnaient de nouveau, pour restaurer une France enfin délivrée des faux dogmes qui lui avaient infligé, qui lui infligent encore tant de misères? Comment répondre, sinon par des hypothèses? On hésite même à les hasarder, tant nous sommes tous dominés par le déterminisme historique dont les formules, pour être banalisées, n'en restent pas moins impératives : « Il faut marcher avec son temps... On ne remonte pas les courants... Ne soyons pas des hommes du passé. Regardons l'avenir... » Il semble bien que les événements humains soient reliés les uns aux autres par une invincible fatalité, et que certains effets doivent nécessairement suivre certaines causes. Mais le déterminisme historique est, comme le déterminisme psychologique, incomplet, en ceci qu'il n'admet pas la possibilité pour l'individu de choisir sans cesse entre les séries de ces événements. Le rôle du grand homme d'Etat consiste précisément dans ce choix et dans le talent de provoquer telle ou telle de ces séries. Le vieil adage : *Nemo naturae nisi parendo imperat*, suppose que nous devons obéir au fait, mais pour lui commander.

Un Henri IV hérite d'un royaume déchiré par le plus terrible des conflits, le plus inexpiable, entre catholiques et protestants. Ecoutez l'héroïque Montuc se lamenter, à la fin de ses Commentaires, sur « la ruine de ce pauvre pays ». Encore vingt ans, et le petit roi de Navarre, devenu roi de France, aura réparé cette ruine et rétabli la paix. Qui prévoyait que l'anarchie du Directoire s'achèverait par le Consulat et la renaissance d'un ordre au moins momentanément? Bonaparte est venu. Durant toute la première moitié du XIX^e siècle, c'est au delà des Alpes et du Rhin un pullulement de rivalités locales à désespérer qu'il y ait jamais une Italie et une Allemagne. Cavour et Bismarck l'ont créée, cette unité. Ils ont, eux aussi, corrigé le destin. Nous trompons-nous en croyant qu'un génie pareil à ceux-là eût pu mener à bien l'œuvre de la Restauration? Ne condamnons donc pas la pensée des acteurs impuissants de cette tragédie nationale, car c'en fut une que l'avortement de cette reprise de la monarchie séculaire. Disons que le succès était difficile autant qu'il eût été bienfaisant, et reconnaissons que ces acteurs ont tous été au-dessous de leur rôle. Disons qu'il ont été les serviteurs insuffisants, inefficaces, dangereux même par leur maladresse, d'une grande et juste cause.

Depuis 1814, ils (les journalistes) sont pour la Restauration, les ennemis masqués ou déclarés, et les combattants les plus actifs dans cette guerre religieuse qui se poursuit par-dessous et à travers tous les incidents politiques. Il y a même des instants, ainsi dans cette fin de mois de juillet 1830, où toutes les affaires publiques sont subordonnées au résultat du duel engagé entre la monarchie traditionnelle et cette Presse, pouvoir tout nouveau, dont « aucune expérience, dit M. de La Gorce, n'a encore révélé les erreurs, les artifices, les exagérations ». Vingt causes ont contribué à la créer, cette force inattendue. Une explosion de la parole devait suivre le long silence de l'Empire. Les discussions d'idées recommencent, maintenant qu'a disparu le Maître qui les empêchait, en vertu de sa maxime favorite : « Qui peut tout dire arrive à tout faire ». Elles sont favorisées par l'importance donnée à l'élection. Qui vote discute, et les journaux ne sont que cette discussion imprimée, ajoutons travaillée, et presque aussitôt dans un sens d'opposition. Le recrutement du personnel journalistique va nous expliquer pourquoi. M. de La Gorce nous la montre à l'œuvre, cette presse opposante, et comment elle recueille, en les évenant, les

rancunes ou les défiances qui font plaie dans l'opinion, son art d'exploiter par exemple les inquiétudes, toujours à vif, des acquéreurs de biens nationaux et les susceptibilités bourgeoises, sa persistance à signaler le monde fermé de la Cour comme le dernier bastion des privilèges. Dans l'armée, elle s'attache à exaspérer les vieux officiers de l'Empire contre les officiers royalistes, la Ligne contre la Garde; et surtout et toujours, en particulier depuis que règne Charles X, elle s'acharne à dresser le voltairianisme contre la Congrégation et à dénoncer les Jésuites, avec quelle perfidie, quelques chiffres en font foi. En 1828, ces religieux ne dépassaient pas en France le nombre de 458. Ils avaient en tout deux résidences: une à Paris, l'autre à Laval, et deux noviciats: celui de Montrouge et celui d'Avignon. Ils dirigeaient huit petits séminaires et collèges, avec une population scolaire qui n'atteignait pas trois mille élèves. Ecoutez maintenant les journalistes flétrir les ténébreuses intrigues de « l'autre de Montrouge » et parler de l'invasion des hommes noirs sur le ton de Béranger:

*Hommes noirs, d'où sortez-vous?
Nous sortons de dessous terre.
Monté renards et moitié loups,
Notre règne est un mystère.*

Les renards et les loups, ce sont ces prétendus défenseurs de la liberté, de l'égalité, de la tolérance, de la raison, qui poursuivent dans ces campagnes un seul but: atteindre le Trône à travers l'Antel. Comme je l'ai dit, leur recrutement explique l'esprit qui les anime.

Nous avons là-dessus un document de première main: la peinture que Balzac nous a laissée de cette presse d'avant 1830 dans ses *Illusions perdues*. La majorité se compose d'écrivains pauvres et désabusés, un Blondet, un Lousteau, un Rubempré, un Félicien Vernou, un Claude Vignon qui ont de la verve, de l'esprit, du courage même sur le terrain, mais leurs besoins de viveurs parisiens les mettent aux mains d'hommes d'affaires véreux comme un Finot, ou de politiciens roués comme un des Lupeaux. Les meilleurs d'entre eux sont des théoriciens sans expérience que l'ardeur de la polémique entraîne au fanatisme. Pour d'autres, arrivistes sans scrupules, l'opposition est un moyen de hâter leur fortune, soit plus tard dans un ralliement habile, soit à la faveur d'un nouveau bouleversement où toutes les places seront à prendre. Ecoutez-les, causant à souper, et les propos que leur prête Balzac, évidemment d'après des souvenirs tout récents. Le roman est de 1835. « Ah! s'écrie Finot ébloui du feu de paradoxes tiré par ses rédacteurs le pouvoir du journal n'est qu'à son aurore. Le journalisme est dans l'enfance. Il grandira. Tout, dans dix ans, sera soumis à la publicité. La pensée éclairera tout, Elle... — Elle flétrira tout, dit Blondet. — Elle fera des rois, dit Lousteau. — Elle défera des monarchies, dit un diplomate étranger qui assiste à cet entre-

tien. — Aussi, dit Blondet, si la presse n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer. Mais la voilà, nous en vivons. — Vous en mourrez, dit le diplomate. Vous êtes un peuple trop spirituel pour permettre à un gouvernement quelconque de se développer. — Les journaux sont un mal, dit Claude Vignon, on pouvait utiliser ce mal. Le gouvernement veut le combattre. Une lutte s'ensuivra. Qui succombera? voilà la question. — Le gouvernement! dit Blondet, je me tue à le crier. En France, l'esprit est plus fort que tout, et les journaux ont, de plus que l'esprit de tous les hommes spirituels, l'hypocrisie de Tartuffe. — Blondet a raison, dit Claude Vignon, le journal, au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis; de moyen, il s'est fait commerce et, comme tous les commerces, il est sans foi ni loi... »

Qu'ajouter au récit d'une défaite qui justifie à la fois et condamne le règne du malheureux Charles X? Elle le justifie, en montrant combien ce Prince voyait juste en considérant qu'il y avait urgence à guérir la France de la maladie héritée du funeste XVIII^e siècle. Combien le poison restait virulent, la rapidité de l'événement et son prétexte, si disproportionné, ne le prouvent que trop. Mais cette réussite si rapide condamne en même temps l'imprévoyant chef d'Etat qui n'a su ni la prévoir quand il prenait la plus inefficace et la plus imprudente des mesures, ni l'empêcher. Dans une page finale de la plus haute impartialité, M. de La Gorce n'a pas tort de lui reprocher « tant de mesures malavisées, revêtues des formes les plus voyantes, pour finir par une mémorable sottise ». Mais de ce que l'on défend mal une cause, il ne s'ensuit pas que l'on ait tort de la défendre et qu'elle ne soit pas la vérité. C'est toute l'histoire de cette fin de la monarchie traditionnelle: la vérité politique et sociale mal défendue. M. de La Gorce a raison de répéter en y insistant que le regard de Charles X, tout embrumé de ténèbres quand il ne se fixait que sur la France, s'éclairait de sagaces lumières, quand il s'étendait au dehors. Il disait trop: mes armées, mes vaisseaux, mes finances, mais il employa où il fallait l'argent, les marins, les soldats... S'il connaissait mal ses sujets, il les servit bien. Il n'eut que des ministres probes comme lui. Quand il tomba du trône, il était pauvre et il laissait une France riche, et il méritait que nous lui gardions un respect profond pour le bienfait que le pays a reçu de lui et que son historien résume dans l'éloquente phrase qui termine son beau livre: « Dieu, au moment de précipiter la monarchie, l'illumina d'une dernière victoire et sur cette terre d'Afrique, où nous devons recueillir tant de gloire au prix de tant de sacrifices, nos premières étapes s'accomplissent sous les plis du drapeau blanc. » Comment ne pas plaindre le vieux Roi en songeant à cette journée du 11 juillet 1830, moins de trois semaines avant le désastre final? Il se rendait triomphant à Notre-Dame pour le *Te Deum* de la victoire africaine et il devait en revenir au milieu du silence irrité de la foule! Réparons cette triste ingratitude en saluant d'un merci pieux, à l'approche du centenaire de cette victoire, sa mélancolique et lointaine image.

ARBRE BÉNIT

Établissement des Sœurs de Notre-Dame

46, rue Mercélis

BRUXELLES

Études primaires et moyennes

Section commerciale (2 ans)

Humanités gréco-latines (3 ans pour les jeunes filles ayant terminé les études moyennes)

Section d'éducation familiale. — Coupe et confection

Externat — Internat — Demi-pension

Institut Sainte-Jeanne d'Arc

Religieuses Zélatrices de la Sainte-Eucharistie

189, rue Américaine, Bruxelles

Études complètes pour jeunes filles

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

Cours élémentaires pour jeunes garçons, jusque 9 ans.

SWAN

FOUNTPENS

LE PORTE PLUME DE L'ÉLITE

Plume pointée d'iridium naturel,
pratiquement inusable

Construction robuste

En
vente
partout



En
vente
partout

Librairie Albert Dewit, 53, rue Royale, Bruxelles

La Sagesse du Curé Pecquet

L'OPINION DE LA PRESSE

« Il fallait un prêtre pour bien peindre un type de curé... L'abbé Pecquet est une bonne cervelle, très de son pays, où l'on est à la fois humoriste et lucide... Il a droit à la célérité. »

(José VINCENT dans la *Croix de Paris*)

« La Sagesse du curé Pecquet est une philosophie de la vie, qui allie harmonieusement nature et surnaturel, et dont le caractère dominant est l'optimisme. La bonne humeur qui l'imprègne est d'essence catholique, parce qu'elle est sainte, sans aigreur, et quelle a sa source dans une conscience en paix avec Dieu. »

(Chanoine P. HALPLANTS dans la *Libre Belgique*)

« Rien d'amusant comme les lettres du curé Pecquet à son chef de gare... »

(GEORGES REXOV, dans *l'Indépendance belge*)

« A sa cuisine littéraire de fin gourmet, l'abbé Englebert a ajouté la poésie; et il a lié le tout par une extrême facilité d'écriture et par le charme intense qui se dégage de la lecture de son beau livre. »

(Charles BERNARD dans la *Nation Belge*)

« Nous donnerions tous les plus beaux sermons de tous les grands prédicateurs du globe pour l'homélie du curé Pecquet sur les « Béatitudes. »

(Jean TOUSSEUL dans le journal socialiste *Travail*)

« J'ai fait cette année ma retraite avec le jovial abbé Lucien-Joseph Pecquet. Son neveu a formé pour nous, de sa *Sagesse*, un bouquet éclatant et verdissant... »

(J.-J. BROUSSON dans les *Nouvelles littéraires*)

« Comme il écrit dans une langue simple et claire, pleine d'images ingénieuses et de mots amusants, Omer Englebert a fait un excellent livre qui connaîtra le succès. »

(*Pourquoi-Pas?*)

« Livre savoureux et amusant en diable, livre plein d'humour malicieux et d'un grand charme. »

(Louis PRÉHARD dans le *Peuple*)

« Livre très beau et très original. »

(*Semaine religieuse de Marseille*)

« Nous engageons nos lecteurs à inscrire la *Sagesse du curé Pecquet* en tête de la liste des ouvrages savoureux à emporter en vacances. »

(Ch. BOURDOS dans la *Revue des Lectures*)

Albert Selderslagh

BANQUE ET CHANGE

51, Rue du Commerce, 51, BRUXELLES

Téléph. : 352.70-275,68

Ch.-postaux : 177.780

Toutes opérations de Bourse sur places belges et étrangères

Encaissement de coupons — Souscriptions à toutes émissions et emprunts. — Renseignements financiers

Bureaux ouverts de 9 h. à 13 h. et de 14 h. à 18 h.

Comptes courants et à terme

Papiers Peints

Lincrusta, Papiers cuir, T. kko Linoleum, Balatum
Congoleum, Tissues d'ameublement

FAUTEUILS-CLUB — TAPIS

CONSEILS, DEVIS SANS ENGAGEMENT

Maison BRION

SOCIÉTÉ ANONYME

117, Boulevard Anspach, BRUXELLES

Téléphone 224.86

Compte Chèques 13776



OFFICE CENTRAL DE LISIEUX

Lisieux (France)

Succursale pour la Belgique, Hollande
et le Grand-Duché de Luxembourg.

15, Grand'Place, 15, Bruxelles

Livres, médailles, images, portraits, statues, etc. concernant
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et approuvés par le Carmel
de Lisieux.